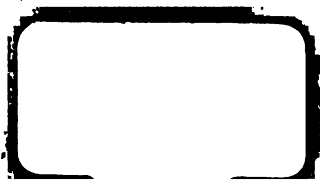
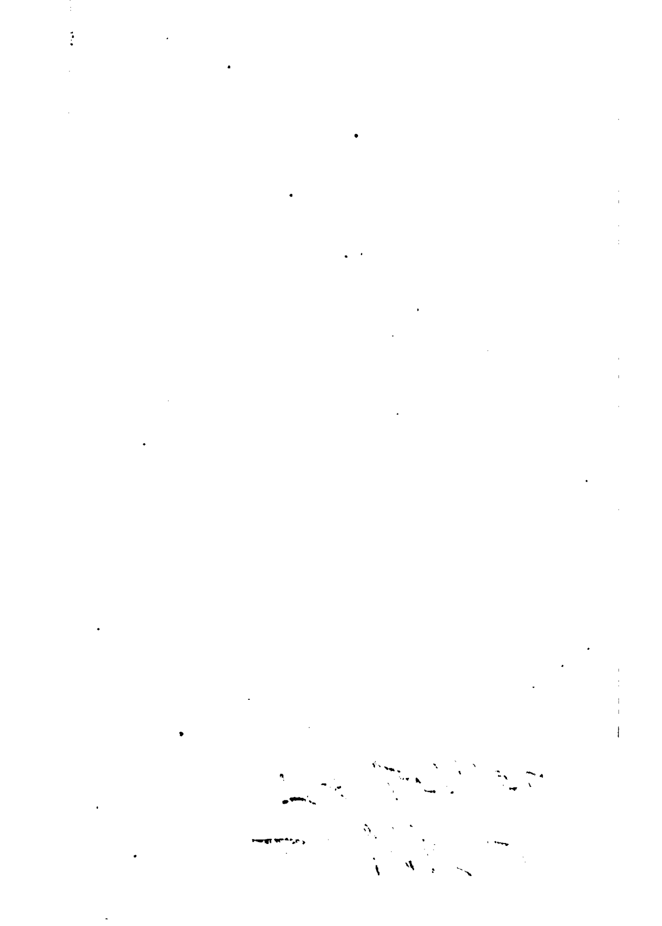
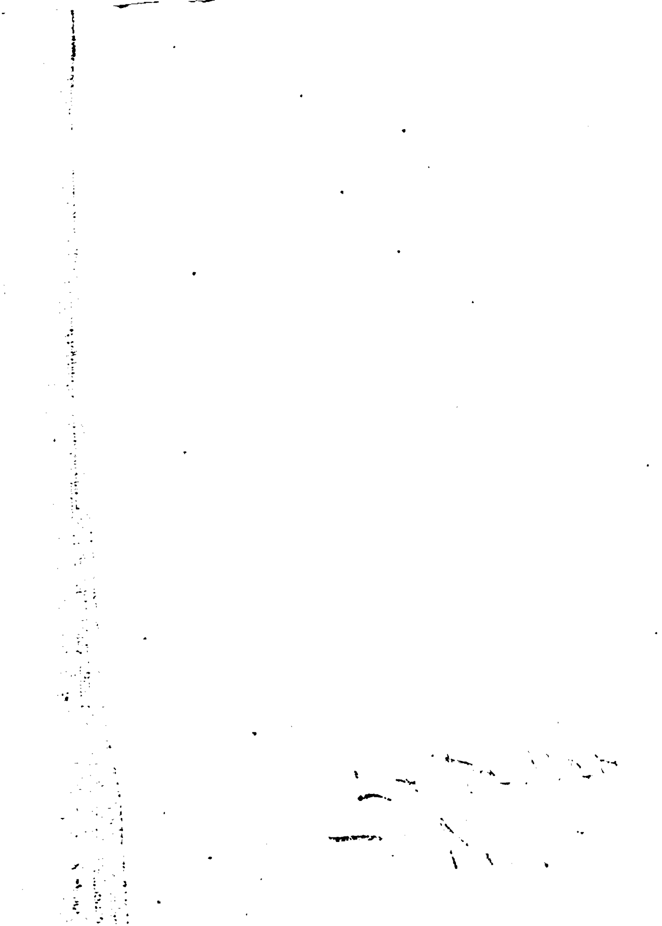








LA

NOUVELLE ABEILLE DU PARNASSE.

‹ICATION

‹ONTISPICE.

---

la scène représente le mont
s'élève en pointe, et forme le
ge. On aperçoit, sur le som-
ıbre de quelques palmiers,
milieu des Muses, qui chante,
ighe de sa lyre.
le la montagne, sur le devant de
t une jeune Muse occupée à cueil-
ɜs fleurs, dont elle compose un
Sur le côté, on remarque une
ɔù sortent des abeilles qui vont
parmi les fleurs de la montagne,
i doivent leur fournir du miel.



vais jusqu'où je puis ;
l'abeille en nos jardins éclose
fleurs, j'assemble et je compose
miel que je produis.

J. B. Rousseau.

LA

NOUVELLE ABEILLE DU PARNASSE,

OU

CHOIX DE MORCEAUX

TIRÉS DE NOS MEILLEURS POËTES;

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION.

ONZIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ Le Prieur, Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, nº 14, hôtel de Cluny; Constant Le Tellier, Libraire, rue de Richelieu, nº 35.

1824.

'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT,
in S.-Jacques, maison de la reine Blanche.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Plusieurs Institutrices m'ont demandé de leur faire un choix de poésies propres à orner la mémoire et à former le goût et le cœur des jeunes personnes confiées à leurs soins ; je me suis empressé de satisfaire à leurs desirs. Ce petit recueil ne contient aucune pièce dont la mère la plus sévère *ne puisse permettre la lecture à sa fille*. Je crois qu'il peut être également utile aux garçons.

CHARLES-CONSTANT LE TELLIER,

Professeur de Belles-Lettres, rue Grange-Batelière, n° 9.

plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître.
ſeureuses que nous, ce n'est que le trépas
)ui vous fait perdre vos appas;
ıeureuses que nous, vous mourez pour renaître.
es réflexions, inutiles souhaits!
)uand une fois nous cessons d'être,
ʟimables fleurs, c'est pour jamais.
:doutable instant nous détruit sans réserve:
e voit au-delà qu'un obscur avenir;
ne de nos noms un léger souvenir
?armi les hommes se conserve.
entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature,
cette affreuse nuit qui confond le héros
Avec le lâche et le parjure,
ɔnt les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
ombien de chagrins sa perte nous délivre?
n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
ɪur qui connoît les misères humaines,
rir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule touts nos soins;
Et nous ne vous portons envie
ɜ par où nous devons vous envier le moins.

ÉPITRE A MON HABIT,

Par SEDAINE.

AH ! Mon habit, que je vous remercie !
Que je valus hier, grâce à votre valeur !
Je me connois ; et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! Quels égards! Quel accueil!
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire :
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Cette femme à grand falbala
Me consulta sur l'air de son visage ;
Un blondin, sur un mot d'usage;
Un robin, sur des opéra.
Ce que je décidai fut le *nec plus ultrà* ;
On applaudit à tout : j'avois tant de génie !
Ah ! Mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
De compliments, bons pour une maîtresse,
Un petit-maître m'accabla,
Et, pour m'expliquer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout *Angola* (1).
Ce marquis, autrefois mon ami de collége,

(1) Roman de La Morlière.

du premier coup d'œil
privilége,
nt qu'approuvoit son orgueil.
l'enfance établie,
rs que rien ne dérégla,
de ma vie,
l me l'attira.
ue je vous remercie!
ie valez cela.
e fut extrême;
ie sur moi-même
doute opéroit :
l'un air discret;
sur le bord de ma chaise,
e, et ne me permettois
, le moindre *mais* :
ionde étoit fort à son aise;
l'étois jamais;
t pu me confondre;
out m'étoit fatal;
que pour répondre,
s, je parlois mal:
, arrivé par le coche,
ie moi tourmenté dans sa peau;
is presque au bord de ma poche,
dans mon chapeau;
river, sans aucune indécence,
r l'usage introduit;
oit de révérence
'un trompé par le bruit.

Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort ; les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris :
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
Dieu, quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi !
Dans la Hollande, il est une autre loi :
En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterois sa valeur, son débit ;
Ici l'habit fait valoir l'homme ;
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit ;
On le juge sur son écorce.

LA PIÉTÉ FILIALE,

Idylle de Léonard.

LYCORIS ET SÉLIME.

Au déclin d'un beau jour, Lycoris et Sélime,
Ayant rassemblé leur troupeau,
Se reposoient sur un coteau
Dont le soleil doroit la cime :
Ils s'occupoient de Philémon ;
Car ces jeunes enfants, modèles de tendresse,
N'avoient d'autre plaisir que d'en parler sans cesse.
Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,

son frère :
ent notre père.
:st si bon !

SÉLIME.

1a sœur, sa vertu leur est chère.
ceau voisin de sa chaumière,
nmeil aussi doux que son cœur :
'imprimai ma bouche,
1our, ou soit que son bonheur
tout ce qui le touche),
iir coulèrent de mes yeux.
is-je, à quel point il nous aime !
us, et dans son sommeil même,
nous rendre heureux !

LYCORIS.

:tat il revint de la plaine !
vu se traîner avec peine,
il et du poids de ses ans !
Sélime !

SÉLIME.

Quel père !....
iussi des soins reconnoissants.
r-tout que ce soit un mystère :
aniers que tu me voyois faire,
:heter un mouton,
e à Philémon....

LYCORIS.

muser quand il est solitaire,

De mon oiseau chéri je veux lui faire un don.
Leur père entendit ce langage ;
Il sortoit d'un buisson voisin.
Il court à ses enfants, les tient contre son sein ;
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu, dit-il, ô Dieu, témoin de mon bonheur !
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime !
Laisse-moi mes enfants ! C'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême.

RUTH,

ÉGLOGUE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE,

Par Florian.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre ame,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour !
Voyez ce foible enfant que le trépas menace ;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse :
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux :
Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour, comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,

ɔs plus chers sentiments.
ıth récompensant le zèle,
ieu nous donne un modèle.

uge, au nom de l'Éternel,
pha les tribus d'Israël,
:u permit la ruine.
: chassés par la famine,
eux fils de leur amour,
oab vont fixer leur séjour.
fils n'ont plus de père :
r femme une jeune étrangère ;
La triste Noémi,
ıts, chez un peuple ennemi,
urs vers sa chère patrie,
ıt, d'une voix attendrie,
ɔit aux veuves de ses fils :

t, mes beaux jours sont finis ;
urir où je suis née.
bénir votre hyménée :
! Je vous rends votre foi.
ır plus heureuses que moi !
ma peine moins amère.
je fus votre mère.
ɔn cœur palpitant.
pleure en la quittant.
h, laissez-moi vous suivre !
ıth près de vous doit vivre :
ı tout temps, en tout lieu?

Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie.
Jusque-là, vous servir fera mes plus doux soins :
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse ;
Ruth, toujours si docile à son moindre desir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante ;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage ; et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les états.

De son peuple chéri Dieu réparoit les pertes :
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle, en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous :
Que ma reconnoissance à ses yeux se déploie ;
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille ; cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance :
C'est ici qu'Abraham parloit à l'Éternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée
Que touts vers Noémi précipitent leurs pas.

)

ne la reconnoit pas.
ı, leur répondit-elle ;
ɔm veut dire belle :
fils et mon ami.
, et non pas Noémi.

s nombreuses familles
ıant sous les faucilles :
jour à peine luit
ɔz le hasard la conduit ;
:e la sagesse,
lulgent sans foiblesse,
amour et le soutien,
ıit touts les jours du bien.
mp la dernière glaneuse :
se trouve heureuse
ıtre a dédaigné.
elle est entraîné.
près des javelles :
sur des moissons si belles.
's suivez plutôt mes pas ;
ıartager le repas ;
r ma voix vous l'ordonne :
ue le Seigneur nous donne.
: pleurs baigne sa main.
:hampêtre festin.
s de ses traits, de sa grâce,
x elle prenne sa place,
:ts, lui donnent la moitié ;
ןue lui fait l'amitié,

Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veilloit aux moissons.
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde sur-tout que rien ne te décelle.
Il faut que, sans te voir, elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnoissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.
Le zélé serviteur se presse d'obéir;
Par-tout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachoit ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant : Bénissons le Seigneur,
Dit-elle, de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage,
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
De son travail alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit;
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille :
Le vertueux Booz est de notre famille;
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots;
Mais retournez demain dans le champ de Booz.
Il vous demandera quel sang vous a fait naître;
Répondez : Noémi vous le fera connoître;
La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Touts mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,

e est mon plus cher desir.
et promet d'obéir.
l vient fermer sa paupière.

mencé sa carrière
amp. Les moissonneurs lassés
autour d'eux dispersés ;
itre, aucun ne se réveille.
ons de l'aurore vermeille,
ath reconnoit Booz.
il goûtoit le repos;
t sa tête vénérable.
llard, soutien du misérable!
ur garde tes cheveux blancs!
imer, doit prolonger tes ans.
eint sur ton visage!
t pur, ton front est sans nuage.
is méditer des bienfaits :
l les heureux que tu fais?
moi, de ma tendresse extrême,
hélas! est la vérité même.

eille à ces accents si doux.
t Ruth, j'osois prier pour vous;
dictés par la reconnoissance :
iteur ne peut être une offense;
pur doit-il se réprimer?
ne dit que je puis vous aimer.
moi reconnoissez la fille :
ooz soit de notre famille?

Mon cœur et Noémi me l'assurent touts deux.
O ciel! répond Booz ; ô jour trois fois heureux!
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère!
Je suis de votre sang; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
Ah! Que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur!
Lui dit Ruth; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : « Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas! nous n'aurons pas l'amour;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie.
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu!
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu. »
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Touts trois à l'Éternel adressent leur prière;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie; et Dieu, qui les bénit,
Aux desirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :

Noémi le caresse ;
fils de sa tendresse,
sur son sein endormi :
nt m'appeler Noémi.

ES PETITS ENFANTS,

de LÉONARD.

L et CHLOÉ.

l, au lever de l'aurore,
le ses sœurs
assembler des fleurs.
oé mêloit ses pleurs
qui les baignoient encore.
ruisseaux de ses yeux,
çut son frère.

HLOÉ.

nous n'aurons plus de père !
douloureux !

IIRTIL.

ce père qui nous aime !
ertueux !
pour les dieux !

HLOÉ.

x devroient l'aimer de même.

IRTIL.

tout me paroit changer !
semblent dans la tristesse !

En vain mon agneau me caresse ;
Depuis cinq jours je le délaisse,
Et c'est une autre main qui lui donne à manger.
Vainement mon ramier s'approche de ma bouche ;
De mes plus belles fleurs je n'ai point de souci ;
Fnfin, ce que j'aimois n'a plus rien qui me touche :
Mon père, si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas! Il t'en souvient, mon frère!
Cinq jours bien longs se sont passés
Depuis que sur son sein nous tenant embrassés
Il se mit à pleurer....

MIRTIL.

Oui, Chloé. Ce bon père!
Comme il devint pâle et tremblant!
« Mes enfants, disoit-il, je suis bien chancelant :
« Laissez-moi... je succombe au mal qui me tourmente. »
Il se traîna jusqu'à son lit.
Depuis ce temps il s'affoiblit,
Et touts les jours son mal augmente.

CHLOÉ.

Écoute quel est mon dessein :
Si tu me vois de grand matin
Occupée à cette guirlande,
C'est qu'au dieu des bergers j'en veux faire une offrande.

Notre mère nous dit toujours
Que les dieux sont cléments, qu'ils prêtent leur secours

eux de l'innocence ;
eu Pan implorer la clémence.
u, mon unique trésor ?
u dieu le présenter encor.

MIRTIL.

-moi, je n'ai qu'un pas à faire :
lus beaux j'ai rempli mon panier ;
her ; et, pour sauver mon père,
dre mon ramier.
l court, va saisir sa richesse,
doux il revole à l'instant :
e portant,
l'espoir et de tristesse.
deux en chemin
pieds de la statue.
ur un coteau voisin
igeoient de leur cime touffue
iés devant le dieu des champs,
leurs timides accents.

CHLOÉ.

bergers, agréer mon offrande,
aux pleurs que je répands !
qu'une guirlande ;
la suspends :
nt, si j'étois assez grande.
père à ses pauvres enfants !

MIRTIL.

, ô dieu ! Sois-nous propice :

Voilà mes plus beaux fruits, que j'ai cueillis pour toi!
Si mon plus beau chevreau n'étoit plus fort que moi,
J'en aurois fait le sacrifice.
Quand je serai plus grand, j'en immolerai deux,
Si tu vois en pitié deux enfants malheureux.

CHLOÉ.

Nous partageons les maux que notre père endure.
Quel don peut te fléchir?... Tiens, voilà mon oiseau!
C'est pourtant tout mon bien, ô Pan! Je te le jure.
Vois, il vient dans ma main chercher sa nourriture,
Et je veux que ma main lui serve de tombeau.

MIRTIL.

O Pan! Que faut-il pour te plaire?
Regarde mon ramier, je le vais appeler.
Veux-tu sa vie? Elle m'est chère:
Mais, pour que tu sauves mon père,
Je vais... oui, dieu puissant, je vais te l'immoler.
Et leurs petites mains tremblantes
Saisissoient des oiseaux les ailes frémissantes.
Déjà, glacés de crainte, ils détournoient les yeux,
Pour commencer leurs sacrifices.
Mais une voix s'élève: « Enfants trop généreux!
« Arrêtez! L'innocence intéresse les dieux.
« Gardez-vous d'immoler ce qui fait vos délices!
« Je rends votre père à vos vœux. »
Leur père fut sauvé. Ce jour même avec eux
Il alla du dieu Pan bénir la bienfaisance:
Il passa de longs jours au sein de l'abondance,
Et vit naître les fils de ses petits-neveux.

...GE DE LA VIE CHAMPÊTRE,

...éorgiques de VIRGILE, *traduction de* DELILLE.

...e touts les maux que le luxe fait naître,
... laboureur ! trop heureux, s'il sait l'être !
...bérale et docile à ses soins,
...peu de frais ses rustiques besoins.
...int chez lui, sous des toits magnifiques,
...adulateurs inonder ses portiques.
...s le peuple y dévorer des yeux
...pis d'or, des vases précieux ;
... poisons ne brûlent point ses veines ;
...ère point la blancheur de ses laines ;
... touts ces arts qui trompent notre ennui.
... manque-t-il? La nature est à lui.
... des étangs, une claire fontaine
... en murmurant l'endort sous un vieux chêne,
... qui mugit, des vallons, des forêts,
...s trésors, ce sont-là ses palais.
...hamps qu'on trouve une mâle jeunesse.
...sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse,
...yant nos coupables climats,
...e innocent porta ses derniers pas.

... j'aimerai, prés fleuris, onde pure ;
... forêts couler ma vie obscure.

Heureux le sage instruit des lois de l'univers,
Dont l'ame inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois,
Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
Le Danube en fureur vomissant des soldats,
La grandeur des Romains; la chute des états,
Et la pitié pénible, et l'importune envie,
N'altérèrent jamais le calme de sa vie.
Jamais, aux tribunaux, disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix.
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître;
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.
D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer.
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or.
L'avare ensevelit et couve son trésor.
L'orateur au barreau, le poëte au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre.
Le frère s'applaudit, teint du sang fraternel,
Et va vivre et mourir loin du toit paternel.

Le laboureur en paix coule des jours prospères;
Il cultive le champ que cultivoient ses pères.
Ce champ nourrit l'état, ses enfants, ses troupeaux,

›nis de ses heureux travaux.
richesse vanie :
ps peuplent sa bergerie ;
affaissé ses greniers ;
oids fait gémir ses paniers ,
sur les côtes vineuses ,
grappes paresseuses.
ır lui l'automne dore encor :
ruits, l'huile coule à flots d'or.
ses premières richesses ,
isputent ses caresses.
out respecte les lois.
x écume entre ses doigts ,
fiers de leur corne naissante ,
me guerre innocente.

tager ses loisirs
t d'utiles plaisirs.
force, à l'adresse :
t sa nerveuse souplesse ;
l'un trait victorieux ,
fait retentir les cieux.
vivoient dans l'innocence ,
s'agrandit la puissance ;
ıui l'arbitre des humains ,
e à de rustiques mains.
jours heureux , mœurs cham-
pêtres !
ans, les animaux sans maîtres ;
oint des soldats furieux ;

Et l'homicide acier, et l'or impérieux,
Ces métaux, l'instrument et l'appât de la guerre,
N'avoient ni ravagé ni corrompu la terre.

ODE A LA FORTUNE,

Par J. B. Rousseau.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris,
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
Que ces héros soient revêtus,

ns la maison pour arbitre,
erchons en eux leurs vertus;
r trouve qu'extravagance,
esse, injustice, arrogance,
isons, fureurs, cruautés.
ige vertu qui se forme
ent de l'assemblage énorme
rices les plus détestés!

en'ds que la seule sagesse
faire les héros parfaits;
lle voit toute la bassesse
eux que ta faveur a faits;
elle n'adopte point la gloire
nait d'une injuste victoire
le sort remporte pour eux;
ue, devant ses yeux stoïques,
s vertus les plus héroïques
ont que des crimes heureux.

i! Rome et l'Italie en cendre
feront honorer Sylla?
mirerai dans Alexandre
que j'abhorre en Attila?
pellerai vertu guerrière
vaillance meurtrière
dans mon sang trempe ses mains?
e pourrai forcer ma bouche
ouer un héros farouche
pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumant de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister ?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur ;
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son honneur !
Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival :
L'inexpérience indocile

agnon de Paul-Émile
le succès d'Annibal.

donc le héros solide
gloire ne soit qu'à lui ?
roi que l'équité guide,
les vertus sont l'appui ;
enant Titus pour modèle,
heur d'un peuple fidelle
plus cher de ses souhaits ;
t la basse flatterie,
, père de sa patrie,
: ses jours par ses bienfaits.

chez qui la guerrière audace
ieu de toutes les vertus,
ez Socrate à la place
meurtrier de Clitus ;
errez un roi respectable,
n, généreux, équitable,
digne de vos autels :
à la place de Socrate,
eux vainqueur de l'Euphrate
dernier des mortels.

ruels et sanguinaires,
de vous enorgueillir
lauriers imaginaires
llone vous fit cueillir.
n le destructeur rapide

De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissoit l'univers d'horreurs ;
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour ;
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour :
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant :
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand ;
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande ame ne s'altère,
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès,

ve modère
:eux succès.
raversé,
u s'exerce
s passagers.
avoir son terme;
t toujours ferme,
jours légers.

déesse
a mort;
ssante sagesse,
:ux et du sort.
au bord du naufrage,
murs de Carthage
e ses guerriers;
livines traces,
de ses disgrâces,
ès en lauriers.

RISTÉE.

rgiques de VIRGILE, *et traduit*
ur DELILLE.

. . . .

le nombreuses abeilles,
uple infortuné,
la faim moissonné.
ieux que le Pénée arrose,
où le fleuve repose

Il arrive, il s'arrête ; et, tout baigné de pleurs,
À sa mère, en ces mots, exhale ses douleurs :
Déesse de ces eaux, ô Cyrène, ô ma mère !
Si je puis me vanter qu'Apollon soit mon père,
Hélas, du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis ?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre ?
Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre ?
Hélas, parmi les dieux j'espérois des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels !
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus : et vous êtes ma mère !
Achevez : de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux,
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme ;
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame.

Cyrène entend sa voix au fond de son séjour.
Près d'elle, en ce moment, les nymphes de sa cour
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes.
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes.
Là, sont la jeune Opis, aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière, et Béroë sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Étalant toutes deux l'or, la pourpre, et l'hermine ;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitants des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène, au milieu d'elles,
Leur racontoit des dieux les amours infidelles.
Du malheureux berger la gémissante voix

modère
ux succès.
verse,
s'exerce
passagers.
voir son terme;
toujours ferme,
urs légers.

léesse
mort;
ante sagesse,
x et du sort.
bord du naufrage,
rs de Carthage
ses guerriers;
vines traces,
le ses disgrâces,
en lauriers.

ISTÉE.

iques de VIRGILE, *et traduit*
DELILLE.

. . . .

nombreuses abeilles,
ple infortuné,
faim moissonné.
ux que le Pénée arrose,
ù le fleuve repose

arrive, il s'arrête; et, tout baigné de pleurs,
sa mère, en ces mots, exhale ses douleurs:
Déesse de ces eaux, ô Cyrène, ô ma mère!
Si je puis me vanter qu'Apollon soit mon père,
Hélas, du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre?
Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre?
Hélas, parmi les dieux j'espérois des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels!
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus: et vous êtes ma mère!
Achevez: de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux,
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame.

Cyrène entend sa voix au fond de son séjour.
Près d'elle, en ce moment, les nymphes de sa cour
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes.
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes.
Là, sont la jeune Opis, aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière, et Béroë sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Étalant toutes deux l'or, la pourpre, et l'hermine;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitants des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène, au milieu d'elles,
Leur racontoit des dieux les amours infidelles.
Du malheureux berger la gémissante voix

l'implorer ; son cœur, sourd à la plainte,
prière, et cède à la contrainte.
, quand Phébus, partageant l'horizon,
dévorants jaunira le gazon,
les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
tes pas vers une grotte sombre
lle ce dieu sorti du sein des flots :
urprendras dans les bras du repos.
e on l'attaque, il fuit, il prend la form
urieux, d'un sanglier énorme;
entrelace, et lion il rugit;
qui pétille, un torrent qui mugit.
t'éblouit par mille formes vaines,
resserrer l'étreinte de ses chaînes,
es assauts, épuiser ses secrets,
n captif à reprendre ses traits.

, à ces mots, sa main officieuse
n doux parfum l'essence précieuse :
mbroisie embaume ses cheveux,
rps plus agile, et ses bras plus nerveux.
vastes mers s'avance un mont sauvage
ugissant, brisé par le rivage,
s'enfonce en un profond bassin
es nochers dans son paisible sein :
antre obscur, se retiroit Protée.
évient, y conduit Aristée,
du jour dans l'ombre de ces lieux,
un nuage, et se dérobe aux yeux.
brûlant dont l'Inde est dévorée

Vomissoit touts ses feux sur la plaine altérée ;
Déjà l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux :
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde,
Protée en ce moment quittoit le sein de l'onde.
Il marche ; près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers :
Touts ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu, sur son rocher, compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne :
Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant ;
Il s'échappe en lion, il se roule en torrent.
Enfin, las d'opposer une défense vaine,
Il cède ; et, se montrant sous une forme humaine :
Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu ?
Parle, que me veux-tu ? — Vous le savez, grand dieu ;
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
Le livre des destins est ouvert à Protée.
L'ordre des immortels m'amène devant vous,
Daignez... — Le dieu roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence ;
Et, tout bouillant encor, rompt ainsi le silence :

Tremble, un dieu te poursuit ; pour venger ses douleurs,
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs.

égalé le supplice.
a fidelle Eurydice ;
et ne vit pas
i recéloient sous ses pas.
les nymphes, ses compagnes,
r remplirent les montagnes ;
i-même en soupira ;
et l'Ebre en murmura.
ns un désert sauvage :
ré, et charmant son veuvage,
ri qu'appeloit son amour,
it, toi qu'il pleuroit le jour.
reur de ses profondes voûtes,
s formidables routes,
où règne un morne effroi,
mpitoyable roi,
, et les pâles Furies
nains n'ont jamais attendries.
usqu'au fond des enfers ;
de ses tendres concerts,
ces obscurs royaumes,
, de livides fantômes,
ssés que ces oiseaux nombreux
u qu'un soir ténébreux
dans les bocages sombres ;
aujourd'hui vaines ombres,
en attendoit aux autels,
sous les yeux paternels,
, dans ses prisons profondes,
es replis de ses ondes ;

Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'Enfer même s'émut : les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides ;
Ixion immobile écoutoit ses accords ;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts ;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.

Enfin, il revenoit triomphant du trépas ;
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas :
Proserpine, à ce prix, couronnoit sa tendresse.
Soudain ce foible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnoit.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne,... il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait, un coup d'œil a détruit son bonheur ;
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des Enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : O destin rigoureux !
Hélas ! Quel dieu cruel nous a perdus touts deux ?
Quelle fureur ! Voilà qu'au ténébreux abyme
Le barbare Destin rappelle sa victime.
Adieu ! Déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée : Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante ;
L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,

élas! et loin de toi.
es airs s'évapore.
en vain la suit encore ;
; et l'horrible nocher
défend d'approcher.
ne épouse si chère,
traîner sa misère ?
pleurs fléchir le dieu des
morts ?
rive aux sombres bords.
ıns les antres de Thrace,
l pleura sa disgrâce :
res des déserts,
ıoient dans les airs.
ant la nuit obscure,
lrit la nature,
leur inhumain,
l une furtive main,
ıe l'amour fit éclore,
ouvroit pas encore.
lus d'hymen, plus d'amour :
l'un sauvage séjour,
soleil ignorées,
es monts hyperborées,
plein de ses attraits,
erfides bienfaits.
forçoient de lui plaire,
leur main sanguinaire,
ıystères sacrés,
ses membres déchirés.

L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice, en flottant, murmuroit le doux nom.
Eurydice! O douleur! Touchés de son supplice,
Les échos répétoient : Eurydice! Eurydice!...
Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes :
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes;
Tu connois ton destin. Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des nymphes de ces bois;
Elles vengent sa mort; toi, fléchis leur colère :
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes :
Pour les sacrifier élève quatre autels,
Et, les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglants dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin, pour satisfaire aux manes d'Eurydice,
De retour dans les bois immole une génisse.
Elle dit : le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes;

: fois quand l'aurore parut,
)rphée il offrit son tribut,
'espoir dans la forêt profonde.
ng, par sa chaleur féconde,
aureaux forme un nombreux essaim :
donnants s'échappent de leur sein ;
: épais dans les airs se répandent,
sin en grappes se suspendent.

,E RUISSEAU,

de madame DESHOULIÈRES.

paroissons avoir un même sort ;
pité nous allons l'un et l'autre,
er, nous à la mort.
: d'ailleurs je vois peu de rapport
course et la nôtre !
onnez, sans remords, sans terreur,
e naturelle ;
i vous ne la rend criminelle.
vous n'a rien qui fasse horreur :
de votre course,
s fort et plus beau
tes à votre source :
ujours quelque agrément nouveau.
ibles bocages
s eaux augmente les appas,
t ne se perd pas ;
ux ombrages

Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure ;
Mille et mille poissons, dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.
Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure ?
Hélas ! Votre sort est si doux !
Taisez-vous, ruisseau ; c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir, ou l'infortune.
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses.
Mais, de ces fatales foiblesses,
La plus à craindre c'est l'amour ;
Ses douceurs mêmes sont cruelles :
Elles font cependant l'objet de touts les vœux ;
Touts les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux !
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidelles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Être indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;

)
e à s'abymer :
la mer,
me chose.
ns
gnée!
t de dissentions,
npagnée.
seau tranquille et doux,
que nous?
es biens imaginaires,
droits,
pour masquer nos misères.
que, par un juste choix,
nt les hommes,
eurs lois.
r, nous sommes
ne leurs rois.
à la torture?
lans cent canaux divers?
dre de la nature,
dans les airs?
lres suprêmes,
s'il ne faut que vouloir,
eux ce souverain pouvoir?
sur nous-mêmes?
clave malheureux,
e maître
it peut-être
plus doux, plus généreux,
fait naître

Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je ! Où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons ?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons ?
Non : pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément touts les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas ! On n'a plus rien à craindre ;
Les vices n'ont plus de censeurs ;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs ;
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise :
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise :
Aucun défaut ne s'y déguise ;
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez touts.
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidelle cristal ;
On évite de même un ami trop sincère.
Ce déplorable goût est le goût général :
Les leçons font rougir ; personne ne les souffre ;
Le fourbe veut paroitre homme de probité.
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité,
Je me perds ; et plus j'envisage
La foiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la Divinité

C**

l'image.
; fuyez-nous, reportez
es mers d'où vous sortez ;
ir la dure destinée
sujettis,
e infortunée
a donnée,
où nous sommes sortis.

COLIGNY,

, CHANT II.

tumulte et sans bruit :
nbres de la nuit.
l'inégale courrière
sa tremblante lumière.
les bras du repos,
lui versoit ses pavots.
bruit épouvantable
ce calme agréable :
voit de touts côtés
is précipités ;
es flambeaux et les armes,
t un peuple en alarmes,
dans la flamme étouffés,
, au carnage échauffés,
Qu'on n'épargne personne ;
is, c'est le roi qui l'ordonne! »
n de Coligny.

Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, trainé par des soldats,
Lui demandoit vengeance, et lui tendoit les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte :
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtoit ou pressoit le carnage...

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect :
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Sembloit un roi puissant par son peuple adoré.

ttendoit sa victime,
qu'on diffère son crime;
veut hâter les coups :
es voit trembler touts.
eul est inflexible;
rs inaccessible,
, et trahir Médicis,
se sentoit surpris,
irt d'un pas rapide.
isage intrépide :
: monstre furieux
:tournant les yeux,
'œil cet auguste visage
et glaçât son courage.

. .

›is tel fut le triste sort.
: encore après sa mort :
, privé de sépulture,
l'indigne pâture;
›ieds de Médicis,
t digne de son fils.
ifférence,
it de sa vengeance,
rs, maîtresse de ses sens,
de pareils présents.

L'HEUREUX VIEILLARD,

Idylle de Léonard.

AMINTAS.

La terre a repris ses couleurs ;
J'entends déjà chanter la joyeuse hirondelle ;
La nature se renouvelle ;
Une fraîche rosée a ranimé les fleurs.
Je sens renaître aussi mon antique allégresse :
O matin ! Ton aspect fait palpiter mon cœur.
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur ;
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.
Grâce te soit rendue, ô Dieu conservateur !
Toi, dont j'ai si long-temps éprouvé la clémence !
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance :
Ce grand âge a passé comme un songe flatteur.
Quand je parcours l'espace immense
Où se perd loin de moi le berceau de mes ans,
Que je me sens ému ! Dans quels ravissements
Je me rappelle encor leur douce jouissance !
D'un air contagieux mes troupeaux ni mes champs
N'essuyèrent jamais la mortelle influence ;
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtoient de nouveaux charmes.

, au bord de ces ruisseaux ,
; comme coulent leurs eaux :
iisibles ténèbres ;
. suspendoit mes travaux ,
: troubler mon repos ,
ıèbres.
.e mes lustres nombreux ,
ır perdu pour la nature :
ıelquefois des heureux ;
ette volupté pure
d d'un couple vertueux.
ınt tout m'offre l'image !
ıs , je portois mes enfants ,
ɜ eux aux plaisirs de leur âge ,
leurs bras innocents ,
bonheur sans nuage !
:endres arbrisseaux ,
nétroient la nuit sombre ;
; leurs utiles rameaux
à l'abri de leur ombre.
, du fruit de mes travaux ,
er mon espérance.
[ue j'eus pour votre enfance ,
, bénissez le repos ,
'ous laisser l'abondance ,
s à l'épreuve des maux :
exempt de leurs assauts ?
[uand je connus la peine ,
jour où sur mon sein
ıme une douce haleine ,

Où le froid du trépas glaça la foible main
Que tu tentois encor d'attacher sur la mienne :
Combien ce souvenir m'a fait verser de pleurs !
Mais de touts nos chagrins le temps tarit la source :
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et le moment approche où doit finir ma course.
J'ai de ce terme heureux de sûrs pressentiments :
Ce soir, sur la colline où repose ta cendre,
Je veux assembler mes enfants,
Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constants !
Au dernier de mes jours, daigne encore m'entendre,
O ciel ! Fais-moi mourir dans leurs embrassements.

TOBIE,

Poëme tiré de l'Écriture-Sainte, *par* Florian.

A Mesdemoiselles de L. B. et D. D., âgées de neuf à dix ans.

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir, s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit, point d'amour, point de gloire :
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah ! ces vertus pour vous ne sont point étrangères :
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs
Expioient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore : il avoit nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnoit pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins.
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consoloit la veuve, adoptoit l'orphelin;
Le cri d'un opprimé régloit seul son chemin :
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageoient du roi la vengeance cruelle,
Je crains Dieu, disoit-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi.

Un jour, après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard, lentement, au pied d'un mur se traîne.
Il dormoit, quand l'oiseau que le printemps ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur :
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie,
O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver!
Je n'en murmure point : tu frappes pour sauver.
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière;

Vers le pauvre avec peine, hélas, j'arriverai!
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.

Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiroient son ame,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance.
Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur?
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur.
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, foible contre ses proches,
Desire le trépas, et le demande au ciel.
Sa prière monta jusques à l'Eternel:
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et, semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce, et sa pudeur.
Tobie en l'embrassant, lui dit avec douceur:
Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père;
De ton respect pour moi fais hériter ta mère:
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour.
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse;

Que sur-tout l'indigent trouve en toi son appui ;
Partage tes habits et ton pain avec lui ;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore ;
Riche, donne beaucoup ; et pauvre, donne encore :
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois, en ce moment, confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talents, mon unique richesse :
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider;
Cherche dans nos tribus un conducteur fidelle,
Dont nous reconnoîtrons et la peine et le zèle.

Il dit. Son fils le quitte, et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine,
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne :
Ses yeux doux et brillants, sa touchante beauté,
Son front où la noblesse est jointe à la bonté,
Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême
C'étoit l'ange du ciel, envoyé par Dieu même,
Qui venoit de Tobie assurer le bonheur.

L'ange s'offre à servir de guide au voyageur :
Il le suit chez son père ; et le vieillard en larmes
Ne lui déguise pas ses soupçons, ses alarmes :
Long-temps il l'interroge ; et, lui tendant les bras
De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas ;
Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,

Mon enfant de la vie est tout ce qui me reste :
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien ;
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah! Vous me le rendrez : mon ame satisfaite
Éprouve, en vous parlant, une douceur secrète ;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
O mon fils, pour adieu reçois ce doux présage.
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage :
Il presse, en gémissant, sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin :
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris. Alors le chien fidelle,
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.

Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt : Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir.
Prenez son fiel sanglant, il vous est nécessaire :
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire.
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant ;
Il partage le corps du monstre palpitant,
En réserve le fiel : sur une flamme pure
Le reste préparé devient sa nourriture.

Cependant, de Ragès au bout de quelques jours
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville,
De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile ;
Dès long-temps Gabélus a quitté ces climats :
Chez un autre que lui je vais guider vos pas.
Le riche Raguel, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder :
La loi l'ordonne ainsi, venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : O mon frère, à vous seul je confie
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connoît sa vertu, sa beauté ;
Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
Ont dès le même soir fini leur destinée.
Que deviendra mon père, hélas, si je péris?
Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amants de Sara brûloient d'un feu profane ;
Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur aux vertus formé dès votre enfance
Epurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel.

En prononçant ces mots ils sont chez Raguel.
Touts deux, les yeux baissés, demandent, à l'entrée,
Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguel, à leur voix empressé d'accourir,

Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir.
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnoît les traits du vieillard de Ninive :
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux.
Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie?
Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connoissez Tobie?
— Qui de nous a souffert, et ne le connoît pas!
— Ah! Parlez : avons-nous à pleurer son trépas?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères?
— Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux! Enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein; que Raguel embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race!
Ton père soixante ans fut notre unique appui;
Viens, jouis, ô mon fils, de notre amour pour lui.

Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un bélier, immolé par sa main,
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.
On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide :
Il rencontre ses yeux; aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant; et, d'une voix émue,
O Raguel, dit-il, notre loi t'est connue;
Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous :

Je réclame la loi, je suis de ta famille;
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas, pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi.

Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes;
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes.
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.

Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leurs cœurs pas à pas fait rentrer l'espérance:
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguel entraîné cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime;
Il unit les époux au nom de l'Éternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel;
Et, pendant le festin, sa timide allégresse
Voile quelques instants sa profonde tristesse.

Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement:
A genoux aussitôt, le front dans la poussière,
Ils élèvent au ciel leur touchante prière:
Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux, et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait

Qui pour le cœur de l'homme, hélas, ne fut point fait;
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre,
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux, dignes de te chérir,
Et des jours innocents passés à te servir!

Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,
Raguel, son épouse, accourent tout tremblants,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfants :
Ils les trouvent touts deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.

L'ange pendant ce temps, au fond de la Médie,
Alloit redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend; et l'ange, de retour,
Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur!
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence :
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir;
Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir.
Il est père; aisément son ame doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.
Il dit : l'ange aussitôt va trouver Raguel;

Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse,
De revenir un jour consoler sa vieillesse :
Tobie en fait serment ; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissants troupeaux,
Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent par-tout, guide les conducteurs :
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire, et tend de loin ses deux bras à sa mère ;
Son époux la soutient sur son sein palpitant ;
Et le fidelle chien marche en les précédant.
Hélas ! Il étoit temps que le jeune Tobie
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînoit chaque jour aux portes de Ninive :
Son épouse guidoit sa démarche tardive.
Le vieillard restoit seul. Assis sur le chemin,
Vers chaque voyageur il étendoit la main :
Le voyageur passoit, et Tobie en silence,
Pour la reperdre encore, attendoit l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchoit au loin des yeux l'objet de son amour ;
Pleuroit de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendoit ses pleurs pour le chercher encore.

Mais ce fils approchoit : accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux au soin de leurs pasteurs,

précède avec l'ange ; et sa mère attentive
perçoit tout à coup accourant vers Ninive.
e vole aussitôt, craint d'arriver trop tard :
is le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard ;
connoît son maître, il jappe, il le caresse,
primе par ses cris sa joie et sa tendresse.
L malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend.
Il e lève ; et d'un pas chancelant et rapide,
archant les bras ouverts, sans soutien et sans guide,
mon fils, crioit-il, c'est toi, c'est toi.... Soudain
jeune homme en pleurant s'élance dans son sein :
L vieillard le reçoit, et le serre et le presse ;
un long embrassement il savoure l'ivresse ;
défaut de ses yeux, sa paternelle main
ssure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
mère arrive alors, palpitante, éperdue,
clamant à grands cris une si chère vue :
s larmes du bonheur coulent de touts les yeux,
t l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.

près ces doux transports, l'ange dit à son frère
e toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
e jeune homme obéit à ses ordres divins,
t Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste !
'avois péché long-temps, et long-temps je souffris :
Mais je revois enfin, et le ciel, et mon fils.

O mon Dieu! Je rends grâce à ta bonté propice :
Oui, ta miséricorde a passé ta justice.

Il dit ; et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors, viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse ;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce ;
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire ;
Il a guidé mes pas, il défendit mes jours ;
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours ;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière ;
Il m'a donné ma femme, il m'a rendu mon père.
Hélas! Que peut pour lui notre vive amitié?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié :
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore ;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.
Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant touts les deux d'offrir ce foible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :
Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus ;
Gardez, gardez vos biens, et sur-tout vos vertus ;
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.

Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime ;
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable !
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel : Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage :
Au pauvre, à l'indigent, faites-en le partage ;
Donnez, pour amasser auprès de l'Éternel :
Vivez long-temps heureux ; moi, je retourne au ciel.

FRAGMENT

du poëme intitulé LE MÉRITE DES FEMMES, *par* LEGOUVÉ.

QUEL éclat doit ce sexe à sa vertu suprême !
Mais ne la montre-t-il que sous le diadème ?
A l'exercer par-tout son cœur est empressé.
Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile :
Là, des femmes, portant le nom chéri de *sœurs*,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit long-temps dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre ;
Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O courage touchant ! Ces tendres bienfaitrices,

Dans un séjour infect où sont touts les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins;
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures;
Et réparent ce lit, témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.
O femmes! C'est à tort qu'on vous nomme timides;
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
Pourquoi de vils bourreaux, dans l'empire thébain,
Dévouant *Antigone* aux horreurs de la faim,
La plongent-ils vivante en une grotte obscure?
C'est qu'à son frère mort donnant la sépulture,
Sa main religieuse à la tombe a remis
Ces restes qu'aux vautours la haine avoit promis.
Elle savoit la loi qui la mène au supplice;
Mais elle n'a rien vu que son cher Polynice,
Qui, privé du tombeau, réclamoit son appui;
Et pour l'ensevelir elle meurt avec lui.
Qu'a fait cette *Eponine* à l'échafaud conduite?
Dans un obscur réduit, où, dérobant sa fuite,
Sabinus d'un vainqueur trompa dix ans les coups,
Elle vint partager les périls d'un époux.
De l'amour conjugal ô mémorable exemple!
Par elle un souterrain du bonheur fut le temple.
Aux yeux de Sabinus elle sut chaque jour

Embellir par ses soins le plus affreux séjour :
Que ne peut le devoir sur ces ames fidelles !

Eh ! pourquoi loin de nous en chercher des modèles ?
Naguère en nos climats, lorsque de tout côté
Pesoit des *Décemvirs* le sceptre ensanglanté,
N'ont-elles pas prouvé, par mille traits sublimes,
Combien leurs sentiments les rendent magnanimes ?
La peur régnoit par-tout : plus de cœur, plus d'ami ;
Le François du François paroissoit l'ennemi :
Chacun savoit mourir, nul ne savoit défendre.
Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
Pour détourner la mort qui nous menaçoit touts,
Osèrent des tyrans aborder le courroux.
Celle-ci, dès l'aurore, au repos arrachée,
Attendoit leur présence, à leur porte attachée ;
Celle-là, d'un geolier insensible à ses pleurs,
Désarmant par son or les avares fureurs,
Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père
Accouroit chaque jour consoler la misère.
L'une d'un objet cher, qui marchoit à la mort,
Demandoit avec joie à partager le sort.
. . . .
. . . .
Toutes enfin, l'appui des François malheureux,
Parloient, prioient, pleuroient, ou s'immoloient pour eux :
Leur ame en nos dangers fut toujours secourable.
Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.

Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,
Des monstres, qu'irritoient Bacchus et les Furies,
Aux prisons en hurlant portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs;
Ils jettent morts sur morts, et mourants sur mourants:
Tout frémit... Une fille, au printemps de son âge,
Sombreuil, vient éperdue affronter le carnage.
C'est mon père, dit-elle; arrêtez, inhumains!
Elle tombe à leurs pieds; elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang! C'est peu : doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore;
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment:
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère;
Du milieu des bourreaux elle enlève son père,
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone!
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis;
Pour admirer ton cœur, touts les cœurs sont unis;
Et ton zèle, à jamais, cher aux partis contraires,
Est des enfants l'exemple, et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé?
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé!

STANCES A MA FILLE,

QUI M'AVOIT DEMANDÉ UNE ROMANCE.

Par madame Perrier.

Ma chère enfant, viens, écoute ta mère,
De ses leçons garde le souvenir ;
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure ;
Redoute l'art et la frivolité :
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus :
Un seul moment de la beauté dispose ;
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière,
Arme ton cœur d'une noble fierté :
On est timide alors qu'on désespère,
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le ciel t'accordoit l'opulence,
Et des jours purs par les plaisirs tracés,
Ouvre ton ame à l'honnête indigence,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Sois toujours douce, honnête, affable, et sage ;
D'une coquette évite l'art flatteur ;
Que la candeur, peinte sur ton visage,
Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire, à mon heure dernière,
De tout danger j'ai sauvé mon enfant !
Je finirai sans regret ma carrière,
Si je te laisse heureuse, en expirant.

LE DERVICHE ET LE SULTAN,

APOLOGUE,

Par M. Le Bailli.

Fléau de ses états, un farouche sultan
Ne dormoit plus. Tant pis ! Le sommeil d'un tyran,
Dit un sage par excellence,
Fait le repos de l'innocence.
Un jour, las de chercher ce sommeil qui le fuit,
De son palais il sort sans bruit,
Vole au désert : peut-être un remords salutaire
Dirige-t-il ses pas vers ce lieu solitaire.
Là vivoit, loin du monde, un derviche pieux :
Détaché des biens de la terre,
Déjà, par la pensée, il habitoit les cieux,
Et reposoit alors couché sur une pierre.
« Ce misérable ! Il dort, dit le sultan ; et moi...
« Moi qui puis à mon gré disposer de sa vie,

« Il faut que je lui porte envie ! »
Il soupire à ces mots. « Holà ! Réveille-toi !
« Écoute, et réponds à ton maitre :
« En te voyant dormir ainsi,
« Il est aisé de reconnoitre
« Que tu vis exempt de souci ;
« Mais ton lit, c'est la pierre ; et couché de la sorte,
« Comment peux-tu dormir aussi bien ? »..... « Eh ! qu'importe,
« Dit le dervis, de sommeiller
« Sur le duvet ou sur la dure ?
« J'ai fait un peu de bien, ma conscience est pure ;
« Est-il un plus doux oreiller ? »

RÉCIT DE LA MORT DE LAOCOON,

Par VIRGILE ; *traduction de* DELILLE.

Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offroit un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpents, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'alongent sur les flots :
Par un calme profond fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux ;
Le reste au loin se traine en immenses anneaux.
Touts deux nagent de front, touts deux des mers profondes,
Sous leurs vastes élans, font bouillonner les ondes ;

Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers ;
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs ;
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand-prêtre ; et leur corps tortueu
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang
Leur père accourt. Touts deux à son tour le saisissent
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent ;
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Deux fois autour du cou leur corps s'est enlacé :
Ils redoublent leurs nœuds ; et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds horribles
Il exhale sa rage en hurlements terribles.
Tel, d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,
Qui, du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne, et de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier, va se réfugier.

FRAGMENT

ES GÉORGIQUES DE VIRGILE,

traduit par Delille.

igues qui précédèrent et suivirent la mort de César.

ı pourroit, ô soleil, t'accuser d'imposture?
es immenses regards embrassent la nature:
st toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
ıi couvent sourdement dans l'abyme des cœurs.
uand César expira, plaignant notre misère,
un nuage sanglant tu voilas ta lumière;
refusas le jour à ce siècle pervers;
ne éternelle nuit menaça l'univers.
ue dis-je? Tout sentoit notre douleur profonde,
out annonçoit nos maux; le ciel, la terre et l'onde,
s hurlements des chiens, et le cri des oiseaux.
mbien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
rmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
omit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!
es bataillons armés dans les airs se heurtoient;
us leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitoient;
a vit errer, la nuit, des spectres lamentables;
s bois muets sortoient des voix épouvantables;
irain même parut sensible à nos malheurs,
r le marbre amolli l'on vit couler des pleurs;
terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent;
pour comble d'effroi... les animaux parlèrent!

Le superbe Eridan, le souverain des eaux,
Traine et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;

Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups, hurlant dans l'ombre, épouvantent nos murs;

Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossements rouler.

O père des Romains, fils du dieu des batailles,
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta! dieux paternels, ô dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ses revers sanglants, dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! Le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs, en effet, ont souillé la nature!

Les villes sont sans lois, les terres sans culture ;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate ;
Par-tout la guerre tonne, et la discorde éclate ;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain ;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

L'AVEUGLE SOURD ET MUET.

Apologue de M. Kérivalant.

Au nord de l'Amérique, en ces affreux climats
Où règnent les hivers, les neiges, les frimas,
Vivoit heureux, content, grâce à la Providence,
Un homme aveugle, sourd et muet de naissance.
Touchés de son état, et pour lui pleins de soins,
Plusieurs des habitants prévenoient ses besoins.
Aussi, dans les transports de sa reconnoissance,
Son cœur, à tout moment, au défaut de la voix,
Bénissoit les bons Iroquois.
Mais, ô destin fatal ! Je ne sais quel génie ;
De notre Américain visitant la patrie,
Lui donne tout d'un coup, bienfaiteur indiscret
Et la parole, et la vue, et l'ouïe,
Enfin tout ce qui lui manquoit.

Vous le félicitez, bonnes gens, je parie !..
Vous le croyez vengé des injures du sort :
Écoutez-moi, mes amis, je vous prie ;
Vous verrez que vous avez tort.
A peine a-t-il les yeux ouverts à la lumière,
Qu'il voit ses chers Hurons, comme des furieux,
Pour un vil intérêt se déchirer entr'eux ;
L'ami contre l'ami, le fils contre le père,
L'époux contre l'épouse incessamment en guerre ;
Par-tout les passions, luttant contre les droits,
Outrager, comme ici, la nature et ses lois.
Il voit des fous troquant leur nécessaire
Contre une perfide boisson,
Nuisible à la santé, funeste à la raison.
Il écoute, et n'entend que reproches, qu'injures,
Que propos insensés, mensonges et parjures.
Sa langue se délie : « O les sots ! les fripons !
« Dit-il... Quoi ! Voilà ceux que je croyois si bons
« O mes douces erreurs, combien je vous regrette !..
Pour ses réflexions, honni de touts, maudit,
Comme ennemi public, persécuté, proscrit,
Il lui fallut bientôt déloger sans trompette.
Il part, et sur la route aux passants il répète :
« On ne peut vivre heureux parmi les Iroquois,
« Sans être sourd, aveugle et muet à la fois. »

PRADON A LA COMÉDIE,

OU LES SIFFLETS.

Conte, par M. DE GUERLE.

Tout récemment accouché de Pyrame,
Encore un peu malade du cerveau,
Pradon, un jour, le nez dans son manteau,
Pour mieux jouir du succès de son drame,
Seul, au parquet se glisse *incognito*.
Mais, du public impertinence extrême!
Au premier acte, on bâille; le second
Commence à peine, on dort: vient le troisième,
C'est encor pis; parquet, loges, balcon,
De toutes parts sifflent à l'unisson.
L'auteur déçu peste, mais en silence;
Le moindre bruit trahiroit sa présence:
Dieu sait alors ce que verroit Pradon!
« Et puis, dit-il, on n'est qu'au troisième acte;
« Les deux derniers, plus fidelles au pacte
« Qu'avec l'honneur avoient fait leurs aînés,
« Pourront survivre à trois frères mort-nés,
« Et du combat sauvant leur gloire intacte,
« Laisser l'envie avec un pied de nez. »
Frivole espoir! De son art, qui le trompe,
En vain Baron a déployé la pompe;
Baron est froid quand Pyrame a parlé.
En vain Thisbé, peu sûre de ses charmes,
Croit s'embellir des pleurs de Champmêlé;
Malgré ses feux, ses transports, ses alarmes,

Le public reste immobile, gelé.
Ce n'est pas tout ; sous le mûrier tragique,
Où côte à côte, innocemment tombé,
En s'embrassant meurt le couple pudique,
Plus d'un méchant, d'un rire sardonique,
Poignarde encore et Pyrame et Thisbé.

Oh! pour le coup, Pradon se désespère,
Il n'y tient plus, Il rougit, il pâlit,
Se mord les doigts, frappe du pied la terre,
S'agite, écume : il a perdu l'esprit ;
Et peu s'en faut qu'en sa fureur comique
Il ne s'écrie, en style académique :
« Sifflez, sifflez, Zoïles sans pudeur,
« Qui, sottement conspuez le génie !
« Malgré vous tous, ma pièce est accomplie ;
« Je m'y connois. D'un sifflet détracteur,
« Le vrai talent marque la calomnie :
« Voici Pradon, sifflez aussi l'auteur ? »

Un sien ami, que le hasard amène,
Voyant son trouble, a pitié de sa peine ;
Et, doucement, le tirant par le bras,
« Mon cher Pradon, lui dit-il, du courage !
« C'est le moment ; mais sur-tout point d'éclats !
« On rit beaucoup, on riroit davantage.
« Rassure-toi : ce soir, très peu fêté,
« Un autre jour, tu seras mieux traité.
« Au fond, Pyrame est-il bien un chef-d'œuvre ?
« Tes vers sont beaux, mais parfois ennuyeux.

« Tiens, les sifflets ont le public pour eux;
« De bonne grâce, avale la couleuvre,
« Et siffle aussi, ne pouvant faire mieux.

Il s'entendoit à doner la pilule,
Cet ami-là. D'abord Pradon recule :
Le son moqueur du perfide instrument
A déjà trop fait frémir son oreille.
Mais, tout à coup, trouvant l'avis plaisant,
« Il a raison, dit-il en fin Normand.
(Pradon étoit du pays de Corneille.)
« Ah! Je vous tiens, amateurs de sifflets;
« Nouveaux Midas! Puisque leur mélodie
« Plus que mes vers a pour vous des attraits,
« Dans le concert, je ferai ma partie.
« Vous m'entendrez, d'une fugue en fausset,
« A votre barbe enfler la symphonie,
« Et, sans nul frais, docteur en harmonie,
« A vos accords mêler l'accord parfait. »
A ce discours digne d'un Pergolèse,
Voilà Pradon qui se mêle aux railleurs.
Il siffle, il siffle, en bémol, en dièse;
Et, pour punir acteurs et spectateurs,
Fait plus de bruit, seul, que touts les siffleurs.

Près du poëte étoit un mousquetaire
Qu'apparemment la musique ennuya.
Chacun, dit-on, a son goût sur la terre,
Et le meilleur est celui que l'on a.
Pyrame donc plaisoit au militaire :
Le voile en sang, le lion, la forêt,

Le prince mort, la princesse affligée,
Qui, bonnement, quand on la croit mangée,
Pour se tuer, exprès ressuscitoit...
De tout cela l'ame plus qu'attendrie,
Notre César pleuroit comme un mouton.
Assurément cet homme eut le cœur bon.
« Monsieur, pourquoi sifflez-vous, je vous prie?
(Dit brusquement le pleureur à Pradon)
« La pièce est belle, et l'auteur, je le jure,
« Loin d'être un sot, à la cour fait figure. »
(On ne juroit alors que par la cour.)
Mais, admirez un peu l'excellent tour!
Sire Pradon se fâche qu'on le loue;
A toute outrance il veut qu'on le bafoue.
« Ah! ah! dit-il, monsieur, vous êtes pour!
« Moi, je suis contre. Oui, la pièce est mauvaise!
« Pyrame est fade, et sa Thisbé niaise!
« Son auteur est plus dur que du Bartas!
« S'il se trouvoit présent, par parenthèse,
« Je voudrois voir son risible embarras.
« — Eh! par pitié, du moins, sifflez plus bas!
« Vous me gênez. — Non pas, monsieur, non pas!
« Je veux siffler tout haut, ne vous déplaise!
« Et mon sifflet, tant que sifflet sera,
« Jusques au bout sifflera, sifflera.
« Eh bien! sifflez, siffleur opiniâtre;
« Mais, malgré vous, admirateur du beau,
« A chaque vers je veux crier bravo! »

...n iota, nul n'en voulant rabattre,

Lorsque l'un siffle à rompre le cerveau,
L'autre des mains s'obstine à battre, battre,
Et, pour mieux faire, en voudroit avoir quatre.
Mais, las enfin de ce combat nouveau,
Le mousquetaire, à travers le théâtre,
Fait de Pradon pirouetter le chapeau,
Et, sans respect, pour une auguste nuque,
Au paradis fait voler sa perruque.
Pradon, trop chaud, riposte d'un soufflet.
(Le pauvre diable avoit perdu la carte.)
Plus prompt encor, le descendant de Sparte
A dégainé ; sur son homme au sifflet
Son bras s'escrime et de tierce et de quarte.
Tremblant alors, le malheureux plastron
Tombe à genoux, criant : « Pardon, pardon !
« La peste soit du sifflet de discorde !
« Je suis un sot, monsieur ! Je vous l'accorde.
« La pièce est belle, et vous avez raison.
« — Oh! C'est en vain. Oui, moi, que j'en démorde !
« Il est trop tard : non, non, faquin, non, non.
« Sous mon épée, au défaut d'un bâton,
« Tu périras, ou le diable me torde ! »
Et cependant qu'il fait ce beau sermon,
Le fer brutal de botte en botte absorbe
Le nez, les yeux, l'oreille, le menton ;
Sème, en passant, maint et maint horion ;
Et, sourd aux cris, va sans miséricorde
Tuer Pradon, pour l'amour de Pradon.

A cet aspect, notre ami du poëte,

La larme à l'œil, rempochant sa lorgnette ;
Les bras tendus, aux malins spectateurs,
D'un ton dolent, s'est écrié : « Messieurs !
« Le jeu commence à passer l'épigramme :
« L'infortuné que l'on mal-mène ainsi ;
« Le cas me force à l'avouer ici....
« — Eh bien ! — Eh bien ! c'est l'auteur de Pyrame !
« Oui, c'est Pradon ! Pradon, cet étourdi ;
« Méchant poëte, hélas ! Mais si bonne ame !
« J'en puis parler, car je suis son ami.
« Il a forfait, d'accord : mais si son drame
« Vous fit bâiller, il vous fit rire aussi ;
« Et l'on pardonne une fois qu'on a ri.
« Entendez-vous sa lamentable gamme ?
« La voyez-vous, l'impitoyable lame,
« Tomber à plomb sur son chef mis à nu,
« Qu'en sa faveur votre bonté réclame !
« N'est-ce pas trop pour un drame incongru,
« D'être à la fois tondu, sifflé, battu ? »
Près de Thoas, Oreste fort malade,
Ne fut pas mieux défendu par Pylade.
Or, devinez quel fut le dénouement ?
« Bon ! Le public à ce discours touchant,
« D'entre les mains du souffleté maussade
« Aura tiré le siffleur expirant. »

Vous vous trompez. De mon Pradon à peine
Le nom fatal échappe au Démosthène,
Que la pitié tout à coup s'envola.
Un ris cruel, bruyant, inextinguible,

De loge en loge aussitôt circule ;
Et, se mêlant à ce long brouhaha,
Pour rendre encor le concert plus risible,
Mieux que jamais chaque sifflet siffla.
« Et que faisoit alors le mousquetaire ? »
Quand le public (voyez l'effet contraire)
Si méchamment et rioit et siffloit,
L'enfant de Mars malgré lui s'apaisoit,
Et du censeur, s'élevant à l'estime :
« Eh quoi ! dit-il, la pièce est de monsieur ?
« Qui m'auroit dit que vous fussiez l'auteur ?
« Ma foi, plus tard, on eût vu l'anonyme
« Victime, hélas ! de son admirateur !
« Mais je [illegible], et vive le sublime !
« Embrassons-nous, monsieur, que tout soit dit !
« L'amitié doit unir les gens d'esprit. »

Fort peu touché d'un compliment si tendre,
Pradon, camus, s'enfuit sans rien entendre,
Abandonnant et perruque et chapeau ;
Et lorsque ainsi du public, qui le hue,
Sifflets encor le suivent dans la rue,
Au clair de lune (admirez le tableau),
La buse va heurter contre Boileau.

Que de Pradons à présent font merveilles,
Et, déchirant les oreilles d'autrui,
Avec honneur promènent leurs oreilles !
L'esprit, jadis, brilloit moins qu'aujourd'hui.

ÉPITRE

D'UN MALHEUREUX A SON CHIEN.

Par LÉGER.

De mon réduit gardien sûr et fidelle,
Toi dont les soins ont pour moi tant de prix,
Toi des amis parfaits le plus parfait modèle,
Médor, c'est à toi que j'écris.
Des biens que m'enleva la fortune inhumaine,
Quand tu me restes seul pour adoucir ma peine,
Je te dois ce tribut : du sein de la douleur,
Écrire à l'amitié, c'est rêver le bonheur.
Il fut un temps, Médor, où l'opulence
Autour de ton maitre adoré
Semoit le faste et l'abondance.
D'un peuple de valets je marchois entouré ;
Des mets les plus exquis ma table étoit couverte ;
Chez moi tout respiroit l'éclat et les grandeurs ;
Et, comme à tout venant ma bourse étoit ouverte,
Je ne manquois pas d'emprunteurs.
A la ville aujourd'hui, demain à la campagne,
Parmi les festins et les jeux,
Ma main dans le cristal fumeux
Faisoit pétiller le Champagne.
On me trouvoit charmant, on citoit mes bons mots,
Touts mes jours se marquoient par des plaisirs nouveaux.

Je n'avois qu'à vouloir ; dispensateur des grâces,
Je donnois, à mon gré, les emplois et les places.
Je ne pouvois former un seul desir
Sans trouver des amis ardents à le saisir.
De touts côtés, une cohorte
De protégés et de flatteurs,
Pour obtenir quelques faveurs,
Nuit et jour assiégeoient ma porte.
Et (tant chez les humains, malgré leur vanité,
La bassesse est toujours auprès de la fierté),
Pour être inscrit sur mes tablettes,
Il t'en souvient, Médor, on te faisoit la cour :
Les riches, les puissants du jour,
Ne t'abordoient jamais sans t'offrir des gimblettes.
Si, parfois, avec toi, dans nos cercles brillants,
Sans trop déroger à l'usage,
J'allois passer quelques instants,
La porte à notre aspect s'ouvroit à deux battants ;
Et tandis qu'à longs traits, enivré de l'hommage,
Je savourois l'encens que je me croyois dû,
Sur un riche coussin mollement étendu,
Médor à mes côtés sembloit un personnage.
Ah ! Combien les temps ont changé !
Aujourd'hui ton malheureux maître,
De protecteur devenu protégé,
Chaque jour se voit méconnoître.
Depuis que le cruel destin,
Qui des foibles mortels se joue,
Sans nul espoir de lendemain,
M'a mis au plus bas de sa roue,

Aux regards d'un proscrit de sa grandeur déchu,
Adulateurs faux et perfides,
Amis, valets, parents avides,
Ainsi qu'une ombre ont disparu;
Je ne vois que des cœurs de glace,
Profanant le nom d'amitié;
L'estime au mépris a fait place,
Et le respect à la pitié.
D'un être infortuné qu'un sort aveugle immole,
Pour eux le malheur est un jeu;
L'ambition est leur idole,
Et l'intérêt seul est leur dieu.
Ceux mêmes qui, pour m'être utiles,
Quand je n'avois besoin de rien,
Auroient, adorateurs serviles,
Et de leur temps, et de leur bien,
Fait sans effort le sacrifice,
Avec plaisir semblent m'humilier.
Pour réclamer quelque léger service,
Vais-je, en tremblant, les supplier?
Au mois de juin comme en décembre,
On me reçoit dans l'antichambre,
Et tu restes sur l'escalier.
Mais pourquoi me plaindre des hommes?
Au sort commun je suis soumis:
En tout temps, en tout lieu, comme au siècle où nous sommes,
La fortune, en fuyant, emporta les amis.
Il en est cependant de vrais et de fidelles;
On le dit, je le crois; d'autres l'ont éprouvé.

Mais en souffrant du sort les atteintes cruelles,
Doublement malheureux, je n'en ai pas trouvé.
Que dis-je? Ah! bon Médor, pardonne.
Aigri par les revers, trop prompt à m'affliger,
A l'aspect des ingrats, lorsque mon sang bouillonne,
Puis-je, ingrat à mon tour, à ce point t'outrager?
Oh, non!.... Sans répandre des larmes,
Je ne me souviendrai jamais
Du jour affreux et plein de charmes
Où d'un prix si touchant tu payas mes bienfaits.
Pour un emploi d'assez foible importance,
Dont son appui me promettoit le don,
Un favori de la puissance
Me parut de Médor souhaiter l'abandon.
Solliciteur encor novice,
Je voulois m'épargner ce triste sacrifice;
Mais enfin mon esprit flottoit irrésolu:
Le vœu d'un homme en place est un ordre absolu.
Aussi, soit crainte de déplaire,
Soit besoin de crédit, soit espoir de faveur,
Soit aveuglement, soit terreur,
Pour un bienfait douteux, donnant un vrai salaire,
Je cédai..... Mais, hélas, dans le fond de mon cœur
Il se prolonge encor, cet accent de douleur,
Ce long gémissement que Médor fit entendre,
Quand, le désespoir dans les yeux,
Seul, je m'éloignai de ces lieux
Où des amis je laissois le plus tendre:
De quel trait je fus déchiré,
Quand prêt à franchir la barrière,

Je vis des pleurs amers sillonner ta paupière !
D'un sentiment plaintif ton regard pénétré
Sembloit me dire : « Eh quoi, ta rigueur m'abandonne!
« Peux-tu bien, sans frémir, te séparer de moi !
« Si tu m'exiles loin de toi,
« Malheureux, pour t'aimer tu n'auras plus personne! »
Par cette affreuse idée, interdit, atterré,
De ce funeste lieu je sors désespéré ;
Je fuis..... Mais le dirai-je? Un fardeau plus pénible,
En pesant sur mon cœur, vient l'accabler encor:
Je connoissois Médor, bon, fidelle, sensible ;
Mais l'aisance bientôt aura séduit Médor.
De la détresse à l'abondance
Il a trop, près de moi, mesuré la distance.
Au milieu des festins nombreux,
Des mets exquis et savoureux
Que va lui prodiguer la superbe opulence,
Pourra-t-il regretter le pain de l'indigence ?
Je porterai vers lui des regards superflus ;
Dans une heure Médor ne me connoîtra plus.
Errant au hasard par la ville,
Sans pouvoir échapper au chagrin qui me suit,
Succombant sous l'effort d'une marche inutile,
A mon réduit obscur j'arrive avec la nuit.
Tout à coup, avec violence,
Par un bras inconnu je me vois assailli ;
D'une secrète horreur mes sens ont tressailli ;
J'étois sans armes, sans défense :
Je résiste pourtant ; mais dans l'ombre surpris
Je ne pouvois parer l'atteinte meurtrière,

Quand soudain un vengeur, attiré par mes cris,
A mon lâche ennemi fait mordre la poussière.
C'étoit Médor... qui, dédaignant des biens
Dont l'affluence l'importune,
Pour partager mon infortune,
En ami généreux a brisé ses liens.
Oh, qui peindra jamais ces transports, cette ivresse,
Ces élans d'un plaisir vivement éprouvé;
Dont, heureux de me voir, fier de m'avoir sauvé,
Tu laisses éclater la touchante allégresse!
Non... Quand les biens que j'ai perdus;
Quand les honneurs et l'opulence,
Et le crédit et la puissance,
Par un retour soudain, m'eussent été rendus,
J'aurois eu moins de jouissance.
C'en est fait, je renonce à des vœux superflus,
Je renonce aux beaux jours dont j'entrevis l'aurore,
Si, pour les obtenir, il faut te perdre encore.
Non... Médor désormais ne me quittera plus.
De l'éloigner de moi je serois trop coupable:
Quel trésor peut valoir un ami véritable?

LES MOUTONS.

Idylle de Madame Deshoulières.

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes:
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles desirs.

Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
    Qui font tant de maux parmi nous,
    Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
    Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux ;
    Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
    Est tout l'effet qu'elle produit.
    Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
    Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
    Des loups cruels et ravissants,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
    Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
    Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être, comme vous êtes,
    Dans une heureuse obscurité,
    Que d'avoir, sans tranquillité,
    Des richesses, de la naissance,
    De l'esprit, et de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
    Valent moins que votre indolence :

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge ;
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers ;
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans règle et sans science ;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

A MON PETIT LOGIS,

Par Ducis,

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercheroit quelque merveille ;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille ;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans desirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance ;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.

O mon lit ! O ma maisonnette !
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous ! Vous voilà ! Je vous voi !
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi.

ÉLÉGIE.

Par Madame Victoire Babois.

En vain, toujours errante et toujours inquiète,
Je crois fuir ma douleur en fuyant ma retraite ;
Ici pour mes yeux seuls la nature est en deuil,
Et tout semble avec moi gémir sur un cercueil.
Malgré moi-même, hélas, de ma fille expirante
Je retrouve en tout lieu l'image déchirante !
Je sens encor ses maux, je la revois en pleurs,
Tour à tour résistant, succombant aux douleurs,
S'attacher à mon sein, et, d'une main débile,
Sur ce sein malheureux se chercher un asile.
Le nom de mère, hélas, qui fit tout mon bonheur,
Ses accents douloureux l'ont gravé dans mon cœur !
Par un dernier effort où survit sa tendresse,
Je la vois surmonter ses tourments, sa foiblesse ;
Ses yeux cherchent mes yeux ; sa main cherche ma main ;
Elle m'appelle encore, et tombe sur mon sein...
Dieu puissant, Dieu cruel, tu combles ma misère !
C'en est fait, elle expire, et je ne suis plus mère :
Ses yeux, ses yeux si doux, sont fermés pour toujours :
Ma fille,... Non ; le sort n'a pas tranché tes jours ;

Me séparer de toi n'est point en sa puissance ;
La preuve de ta vie est dans mon existence.
Oh ! Reste dans mes bras : pour combattre tes maux
J'inventerai des soins et des secours nouveaux.
Tout deviendra possible au transport qui m'inspire :
Ma fille, tu vivras puisque enfin je respire.
Accusant, menaçant, implorant touts les dieux,
J'invoquerai pour toi les enfers et les cieux ;
Palpitante d'effroi, ta mère infortunée
Ose te disputer à la mort étonnée :
Entends, entends mes cris... Tu ne me réponds plus...
O trop aveugle espoir ! O tourments inconnus !...
Dieu ! Rends-moi mon erreur et ce transport funeste ;
Mon délire est, hélas, le seul bien qui me reste !

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

(*Frédéric II, roi de Prusse, veut se faire bâtir un château : le meunier de Sans-Souci refuse de lui vendre son moulin.*)

Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevoit le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avoit pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournoit son aile, et s'endormoit content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;

Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Alloient à Sans-Souci pour danser aux chansons.

Hélas ! Est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avoit fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdoit tout entier.
Il falloit, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier ; et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon... Mon moulin est à moi,
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— « Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde :
— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet : ce fut peine inutile.

-Souci [illegible]

, je ne puis pas vendre ma maison.

vieux père y mourut, mon fils y vient de naître.

C'est mon Postdam (1) à moi. Je suis tranchant, peut-être?

Ne l'êtes-vous jamais ! Tenez, mille ducats,

Au bout de vos discours ne me tenteroient pas :

Il faut vous en passer ; je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois mal-aisément souffrent qu'on leur résiste.

Frédéric, un moment par l'humeur emporté :

« Parbleu, de ton moulin c'est bien être entêté !

Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre ;

Sais-tu que, sans payer, je pourrois bien le prendre ?

Je suis le maître. — « Vous ?... de prendre mon moulin ?

Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin. »

Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.

Charmé que, sous son règne, on crût à la justice,

Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :

« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.

Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »

Qu'eût-on fait de mieux dans une république ?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.

---

(1) Ville où le roi de Prusse a un beau château. Le château de *Sans-Souci*, bâti par Frédéric-le-Grand, est à N. N.-O. de Postdam.

Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin ; on vole une province.

(Andrieux.)

LES EMBARRAS DE PARIS.

Satire de Boileau.

Qui frappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure (1).
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :

(1) Mauvais écrivain du dix-septième siècle.

Car, à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà par-tout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues,
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmille sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçants (1),

(1) Il faudroit *s'agaçant*. C'est le participe présent, et par conséquent il ne prend l'inflexion ni du pluriel ni du féminin. Mais du temps de Boileau, la différence entre le participe présent et l'adjectif verbal n'étoit pas encore parfaitement établie.

Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix (1) de funeste présage;
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un gros tas de boue;
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille:
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés;
Et, par-tout des passants enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussés confusément:
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.

(1) On faisoit pendre alors du toit de toutes les maisons que l'on couvroit une croix de latte, pour avertir les passants de s'éloigner. On n'y pend plus maintenant qu'une simple latte.

Moi donc, qui dois souvent en certains lieux me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
Guenaud (1), sur son cheval, en passant, m'éclaboussé;
Et n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie:
On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant:
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas;
Car, si tôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent,

(1) C'étoit le plus célèbre médecin de Paris, et qui alloit toujours à cheval.

F

Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sureté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
Bientôt quatre bandits, lui serrant les côtés,
La bourse !... Il faut se rendre, ou bien, non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Touts les jours je me couche avecque le soleil ;
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre, et percent mon volet ;
J'entends crier par-tout : Au meurtre! On m'assassine!
Ou, Le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin, sous mille crocs la maison abymée,
Entraine aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile,

Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne;
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Receler le printemps au milieu des hivers,
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

L'ESPÉRANCE.

Par M. DE SAINT-VICTOR.

L'Espérance nous accompagne dans touts les âges de notre vie, et ne nous abandonne pas même dans la vieillesse.

CEPENDANT sur le front de l'homme inconsolable
Croît lentement des ans l'outrage ineffaçable ;
Il jette autour de lui des regards abattus :
Ses beaux jours sont passés, ses amis ne sont plus.
La folâtre jeunesse, aux voluptés en proie,
L'irrite par ses jeux, l'attriste de sa joie :
Compagne du jeune âge, amante du plaisir,
L'illusion a fui pour ne plus revenir ;
Les riants souvenirs, troupe aimable et légère,

Que dans le Marché-Neuf tout est calme e
Les voleurs à l'instant s'emparent de la
Le bois le plus funeste et le moins fréqu
Est, au prix de Paris, un lieu de sureté
Malheur donc à celui qu'une affaire imp
Engage un peu trop tard au détour d'u
Bientôt quatre bandits, lui serrant les
La bourse!... Il faut se rendre, ou bien,
Afin que votre mort, de tragique mém
Des massacres fameux aille grossir l'hi
Pour moi, fermant ma porte, et cédan
Touts les jours je me couche avecque l
Mais en ma chambre à peine ai-je étei
Qu'il ne m'est plus permis de fermer l
Des filous effrontés, d'un coup de pist
Ébranlent ma fenêtre, et percent mo
J'entends crier par-tout : Au meurtre! O
Ou, Le feu vi [illegible] prendre à la ma
Tremblant [illegible] mort; je me lève
Et souv [illegible] point je cours
Car le [illegible]
Fai [illegible] en ondes
[illegible] seconde

…mbrables sillons ;
…mpitoyable maître ;
…son qu'il fit naître ;
…toit à Paris
…e par des mépris.
…son sort déplorable
…ils insupportable ?
…n vient rompre les noeuds,
…s jours malheureux ?
…r, témoin de sa souffrance,
…is l'Espérance :
…la ses douleurs ;
…essuya ses pleurs ;
…son heure dernière,
…n destin plus prospère,
…n bonheur éternel,
…ju'aux portes du ciel.

…JESTÉ DE DIEU.

…LTAIRE.

…feu pur et durable
…son trône inébranlable.
…de mille astres divers
…nonce à l'univers.
…ec l'intelligence,
…son essence.
…urs d'une éternelle paix
…ivrés à jamais,

Ces enfants du bonheur, qui remplaçoient leur pè
Tels que des songes vains se sont évanouis.
Ce front qu'ont dépouillé le temps et les ennuis,
Et ce corps chargé d'ans, qui sous leur faix succombe
Semblent, en se courbant, se pencher vers la tomb
Ce qui charmoit ses sens a perdu ses douceurs;
La rose est sans parfums, l'aurore sans couleurs.
Sur la terre étranger, importun à lui-même,
Foible, toujours souffrant, dans son malheur extrê
Il a cessé de vivre, et ne peut pas mourir.
Quelle invisible main, prompte à le secourir,
Etouffe son murmure, et charme sa souffrance?
Sur lui, près du cercueil, veille encor l'Espérance.
La déesse apparoît à ses yeux attristés,
Riche d'attraits nouveaux, brillante de clartés.
Par-delà les tombeaux il s'élance avec elle.
Là, renaît sa jeunesse, éclatante, immortelle;
Et d'un nouvel Eden les bosquets enchantés
Lui prodiguent déjà leurs pures voluptés.
O vous qui possédez la beauté, la jeunesse,
Dans vos jours fortunés, filés par la mollesse,
De folles vanités, et de faux biens épris,
Venez, de la fortune indolents favoris:
Le bonheur est encore ailleurs que sur la terre.
Suivez-moi dans vos champs, sous ce toit solitaire
Sur un lit de douleur, seul avec la pitié,
Voyez-vous ce vieillard qui, du monde oublié,
Va finir ses longs jours consumés par les peines?
C'est en vain que son bras, au sein des vastes plain
Attaché sans relâche au cercle des saisons,

Couvrit d'épis pressés d'innombrables sillons :
Le riche, chaque année, impitoyable maître,
Accouroit recueillir la moisson qu'il fit naître ;
Et sur un char doré remportoit à Paris
Le fruit de ses travaux payé par des mépris.
Il vient pour souffrir : de son sort déplorable
Qui lui fit supporter le poids insupportable ?
Et quand la mort tardive en vient rompre les nœuds,
Qui lui paiera le prix de ses jours malheureux ?
Ah! Sous le chaume obscur, témoin de sa souffrance,
La Religion sainte avoit mis l'Espérance :
L'Espérance soutint, consola ses douleurs ;
Elle adoucit sa peine, elle essuya ses pleurs ;
Et, lui montrant encore, à son heure dernière,
Dans un monde meilleur un destin plus prospère,
Pour des maux passagers un bonheur éternel,
Le mène, en souriant, jusqu'aux portes du ciel.

ESSENCE ET MAJESTÉ DE DIEU.

Par VOLTAIRE.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,

Pénétrés de sa gloire et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

LA PIÉTÉ FILIALE.

Par DELILLE.

.....Qui ne connoît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature?
Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom.
La mort à son enfance avoit ravi sa mère;
Mais ses traits enchanteurs en offroient à son père
La douce ressemblance et le vivant portrait;
De ce père chéri le cœur l'idolâtroit.
Une épouse, des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adoroit, tel que le dieu d'Amour
L'eût choisi pour charmer les nymphes de sa cour.
Elle-même admiroit sa grâce enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffoit sa tendresse;

Et d'un père chéri les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupoient tous ses soins.
Son ame, dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique envioit ses services :
Les plus humbles emplois flattoient son tendre orgueil;
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa foiblesse;
Sur un triple coussin reposoit sa vieillesse;
Elle-même à son père offroit ses vêtements,
Lui préparoit ses bains, soignoit ses aliments;
Elle-même, à genoux, ajustoit sa chaussure;
Elle-même peignoit sa blanche chevelure;
Près de lui rassembloit ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance et ses livres chéris.
Souvent, quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se paroit pour le bal, les festins ou les fêtes;
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Écoutoit le récit de ses exploits guerriers,
Dansoit, pinçoit son luth : tantôt avec adresse,
Lui chantoit les vieux airs qui charmoient sa jeunesse,
Le soir, le conduisoit au lieu de son sommeil,
Veilloit à son chevet, épioit son réveil,
Dressoit pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versoit de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disoient quelquefois :
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
« Et, même avant l'hymen connoissant le veuvage,
« En ces pieux ennuis couler votre jeune âge?
« Hâtez-vous de saisir ces rapides instants;
« Vous les regretterez; il n'en sera plus temps.

« Plus prompte que l'éclair, [illegible]
« De ces tristes devoirs qu'un [illegible]. »

« Ah! Ma mère n'est plus, disoit-elle; et sa mort
« D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
« De frivoles plaisirs que la foule s'amuse;
« Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse.
« Je jouis, quand je vois, au sortir du sommeil,
« D'un rayon de gaieté briller son doux réveil;
« Je jouis, quand, le soir, prolongeant ma lecture,
« J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure;
« Je jouis, quand, le jour, appuyé sur mon bras,
« Mes secours attentifs aident ses foibles pas.
« Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée,
« Par deux objets chéris se verroit partagée;
« L'amour lui voleroit une part de ses soins;
« Je l'aimerois autant et le soignerois moins.
« Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
« Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »

LE BERCEAU.

Idylle de M. de Lévizac.

Que j'aime à reposer sous ce berceau paisible!
Le souple chèvre-feuille et le jasmin flexible
Y mêlent aux rosiers leurs jets entrelacés.
Il compte cinq printemps, et déjà son feuillage,
Quand sous les feux du jour les sens sont oppressés,
M'offre l'abri de son ombrage.

Asile de la paix, séjour aimé des cieux,
Sous ces dômes embellis de feuilles verdoyantes,
Que de tableaux délicieux
Offrent à mon esprit des images riantes
Que les souvenirs gracieux !
Loin de ces vains plaisirs qui bercent la mollesse,
Loin du séjour des grands qu'enivre la faveur,
Tout à moi, tout aux lois d'une aimable sagesse,
Sur ton émail fleuri je trouve le bonheur.
Mon esprit s'agrandit et mon ame s'épure :
Dans ce temple de la nature,
La volupté sourit à mes sens dégagés
Des prestiges de l'imposture,
Et des chaînes des préjugés.
Si d'un œil attentif je cherche à me connoître,
Depuis l'aigle orgueilleux jusqu'au foible ciron,
Rien n'est indifférent, tout est une leçon :
Un ver m'instruit plus sur mon être
Que de vains arguments où se perd la raison.
Le tendre velouté qui pare les prairies,
L'aspect d'un ciel riant, les présents des coteaux,
Le cercle des saisons, le murmure des eaux
Qui baignent ces rives chéries,
Le silence des bois, et le chant des oiseaux,
Tout y prête à mes rêveries
Un charme attendrissant et des plaisirs nouveaux.
De quelle volupté mon ame est enivrée !
Dans mon essor audacieux,
M'élevant tout à coup vers la voûte azurée,
J'abandonne la terre, et d'un œil curieux

Je parcours la plaine éthérée,
Et j'ose sur leur marche interroger les cieux.
Où ne m'emporte pas l'élan de la pensée ?
Sur des ailes de feu je plane au haut des airs,
Et je découvre, astres divers,
Dans la loi qui vous fut tracée,
La puissance du Dieu qui conçut l'univers.
Elle offre à mon esprit un artisan suprême,
Aussi simple que grand dans ses vastes desseins.
Le monde n'est plus un problême ;
Tout m'annonce qu'il fut créé pour les humains.
C'est pour eux qu'éclatant au centre de sa sphère,
L'astre des cieux étend ses réseaux de lumière ;
Qu'il échauffe la terre et la pare de fleurs :
Lorsque, tel qu'un géant, il parcourt sa carrière,
Pour qui lanceroit-il ses rayons créateurs ?
Seroit-ce pour le tigre ou le lion sauvage
Qui du ciel africain bravent les feux ardents ?
Seroit-ce pour le bœuf qu'en un gras pâturage
On voit languissamment traîner des pas pesants ?
Dans leur muette indifférence
Ils tournent vers la terre un œil stupide et lourd,
Aveugles instruments de la toute-puissance
Du moteur éternel qui leur donna le jour.
C'est en vain que l'aimable Aurore
De l'éclat du rubis peint un fond de saphir,
Et que, sur les monts qu'elle dore,
Elle verse ses pleurs, et fixe le zéphyr,
Dont le souffle embaumé se plaît à rafraîchir
Les brillantes couleurs de la robe de Flore ;

En vain la terre s'embellit
Du riche et vif émail que son sein fait éclore ;
Tout est perdu pour eux, et l'homme seul jouit.
Berceau chéri, sous ton feuillage,
C'est ainsi que l'étude amuse mes loisirs,
Et que libre de soins, exempt de vains desirs,
Sans craindre les écueils où l'homme fait naufrage,
Mon cœur aime à jouir, au sein des vrais plaisirs,
Des dons de la nature et de la paix du sage.
L'amitié, d'un air gracieux,
Vient, un livre à la main, quelquefois m'y surprendre :
La joie au fond de l'ame, et le feu dans les yeux,
Je goûte, avec transport, le plaisir de l'entendre.
Que vous coulez rapidement,
Instants délicieux que je passe avec elle !
Dans ses doux entretiens qu'on s'oublie aisément !
La confiance mutuelle
A l'abandon du cœur donne tout d'agrément !
Hélas! Pourquoi le temps fuit-il à tire d'aile,
Quand on connoit ainsi le prix du sentiment?
Pourquoi souvent rompt-il une chaîne si belle ?
O céleste amitié, viens charmer mes loisirs
Dans ce lieu que la paix a choisi pour asile ;
Viens-y : sous ce berceau, retraite des plaisirs,
Tu jouiras des dons d'un ciel pur et tranquille,
Des mœurs de l'âge d'or et de l'égalité,
D'un repos enchanteur et de la liberté.
Ici ne sifflent pas les serpents de l'envie ;
Et, dans les doux transports qu'inspire la gaieté,
On peut boire l'oubli du songe de la vie.

Heureux qui vit en paix dans les champs paternels !
Amant de la nature, il a des jours prospères :
Il foule sous ses pieds les erreurs des mortels,
Et le néant de leurs chimères.
Et que lui fait l'éclat de leurs biens éphémères ?
Qu'est à ses yeux leur frêle et rapide beauté ?
Peut-elle déguiser l'excès de leurs misères
Sous le masque trompeur de la félicité ?
Son cœur, ami de l'ordre, aime la vérité :
Il voit fuir loin de lui les chagrins qui s'envolent
Et des maux de l'humanité,
Compagnes de ses pas, les vertus le consolent.
C'est pour lui que le ciel verse ses doux présents.
Puissé-je, ô mon berceau, sur l'hiver de mes ans,
Reposer sous ton ombre, y respirer encore
Les parfums dont les fleurs embaument le printemps,
Et, dans l'heureux oubli du temps qui tout dévore,
Amuser mes derniers instants
Du souvenir de mon aurore !

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Par Delille.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,

Enfin [illegible] reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point, pour cet emploi sublime,
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent;
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidelle à son église, et cher à son troupeau;
Le digne pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire;
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphants,
Ont vu mourir le père et naître les enfants.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence;
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur rassemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paroît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux; que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au-dedans, des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au-dehors.

La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel;
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.

LA DISGRACE DE FOUQUET.

Élégie par La Fontaine.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes;
Pleurez, nymphes de Vaux (1), faites croître vos ondes;
Et que l'Anqueuil (2) enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords.
On ne blâmera plus vos larmes innocentes,
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux.
Les destins sont contents, Oronte est malheureux!

---

(1) *Vaux-le-Vicomte*, ou *Vaux-le-Villiers*, belle terre, à une lieue de Melun (Seine-et-Marne).

L'*Anqueuil*, petite rivière qui passe à Vaux.

Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! Qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure:
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses desirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte?

Ah! Si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Le séjour seul de Vaux eût borné ses desirs.

Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre, et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers, Oronte vous appelle ;
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.
Il aime ses sujets ; il est juste, il est sage ;
Du titre de clément il est ambitieux :
C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

LE REPAS.

Satire de Boileau.

Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier (1)?
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
Où la joie en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

Ah! De grâce, un moment, souffrez que je respire;
Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main,
Ah! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.

---

(1) Le roi, en ce temps-là, avoit supprimé un quartier de rentes.

N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo (1) n'en a point de pareilles;
Et je gagerois bien que, chez le commandeur,
Villandri (2) priseroit sa sève et sa verdeur.
Molière avec Tartuffe (3) y doit jouer son rôle;
Et Lambert (4), qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire, en un mot, et vous le connoissez. —
Quoi! Lambert! — Oui, Lambert; à demain. —
C'est assez.

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étois-je entré que, ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir;
Et montrant à mes yeux une allégresse entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme: entrez; on vous attend.

---

(1) Fameux marchand de vin.

(2) Homme de qualité qui alloit fréquemment dîner chez le commandeur de Souvré.

(3) Le Tartuffe, en ce temps-là, avoit été défendu, et tout le monde vouloit avoir Molière pour le lui entendre réciter.

(4) Michel Lambert, fameux musicien, que l'on regardoit comme l'inventeur du beau chant. Il mourut à Paris, au mois de juin 1696, âgé de 87 ans. C'étoit un fort bon homme, qui promettoit à tout le monde de venir, mais qui ne venoit jamais.

A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus (1) dans leurs longs compliments.

J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, et mangeoit de côté.
Jugez, en cet état, si je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien, ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

Notre hôte cependant s'adressant à la troupe,
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?

---

(1) Roman en dix tomes, de mademoiselle de Scudéri.

Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œuf mêlés dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête !
Les cheveux cependant me dressoient sur la tête ;
Car Mignot c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande : et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux, qui, mêlé de lignage (1),
Se vendoit chez Crenet (2) pour vin de l'ermitage ;
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avoit rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison
J'espérois adoucir la force du poison.
Mais, qui l'auroit pensé ? Pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! Dans le fort de l'été !
Au mois de juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allois sortir enfin quand le rôt a paru.

---

(1) Deux fameux vins du terroir d'Orléans.

(2) Fameux marchand de vin, logé à la Pomme de Pin.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance, élevés dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnoit un long cordon d'alouettes pressées;
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentoient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur-tout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux (1),
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers;

---

(1) Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étoient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux des environs de Rheims. Ils avoient chacun leurs partisans.

Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame tout inquiète;
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade? On en a mis par-tout.
Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux
goût!
Ces pigeons sont dodus: mangez, sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il faut le confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;
Pour moi, j'aime sur-tout que le poivre y domine.
J'en suis fourni, Dieu sait! Et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A touts ces beaux discours j'étois comme une pierre,
Ou comme la statue est au Festin de Pierre;
Et sans dire un seul mot, j'avalois au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachois le lard.

Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui touts deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par-tout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés;

Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Touts mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute étoit rare et charmante!
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante;
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servoient de massiers (1), et portoient deux assiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyoient dans l'eau.
Un spectacle si beau, surprenant l'assemblée,
Chez touts les conviés la joie est redoublée;
Et la troupe, à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police, et réformé l'état;

---

(1) Le recteur, quand il alloit en procession, étoit toujours accompagné de deux massiers.

Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande (1) ou battu l'Angleterre.

Enfin, laissant en paix touts ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, touts mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais notre hôte sur-tout, pour la justesse et l'art,
Elevoit jusqu'au ciel Théophile et Ronsard,
Quand un des campagnards, relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à touts silence, et d'un ton de docteur,
Morbleu, dit-il, La Serre(2) est un charmant auteur!
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant!
Le Pays (3), sans mentir, est un bouffon plaisant;
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau françois.

---

(1) L'Angleterre et la Hollande étoient alors en guerre, et le roi avoit envoyé du secours aux Hollandois.

(2) Écrivain célèbre pour son galima[illegible]

(3) Écrivain estimé chez les p[illegible] d'un livre qu'il avoit fait, intitul[illegible] *Amourettes*.

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire;
Qu'un jeune homme.... Ah! Je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : « Un auteur sans défant,
« La raison dit Virgile, et la rime Quinault... »
Justement. A mon gré la pièce est assez plate.
Et puis blâmer Quinault! Avez-vous vu l'Astrate?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur-tout l'anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière ;
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
A repris certain fat qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poëte;
Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
— Ma foi ce n'est pas vous qui nous le férez voir,
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
Peut-ê[illegible] dit l'auteur, pâlissant de courroux :
Mai[illegible] en parler, vous y connoissez-vous ?
— M[illegible] mille fois, dit le noble en furie.
[illegible] Mêlez-vous d[illegible]ire, je vous prie,
[illegible]p aigrem[illegible]rti.
[illegible]ni ? Vou[illegible] menti,

Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant
S'en va frapper le mur, et revient en roulant.
A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable ;
Et, vainement chacun se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant, se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées ;
En vain à tout lever les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si pour l'avenir
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que touts les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque touts les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois
verts.

LE CAFÉ.

Par DELILLE.

IL est une liqueur au poëte plus chère,
Qui manquoit à Virgile, et qu'adoroit Voltaire;
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur:
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt: du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.

PRIÈRE DES NAVIGATEURS.

Esménard, *Poëme de la Navigation.*

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées,
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter;
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois le nautonnier fidelle,
Adorant à genoux la Puissance éternelle,
Dès que l'astre du soir a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers;
A l'Être universel, impénétrable, immense,
Qui, sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
A la foi des humains qui lui portent leurs vœux
Apparoît plus terrible et plus majestueux.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages;
Son zèle, des nochers adoucit les travaux,
Epure leur hommage, et console leurs maux.
« Dieu créateur, dit-il, toi dont les mains fécondes,
« Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;
« Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur,
« De l'Océan qui gronde arrête la fureur,

« Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
« Suit un frêle vaisseau flottant sur ses abymes !
« Que peuvent devant toi nos travaux incertains ?
« Dieu ! que sont les mortels sous tes puissantes mains?
« Hélas ! De touts nos arts la fragile science,
« Le courage affermi, la froide expérience,
« N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison :
« Nos modestes succès rendent gloire à ton nom ;
« Par des vœux plus pressants nos alarmes t'implorent.
« Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent ;
« Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi :
« La force et la vertu ne viennent que de toi.
« Daigne remplir nos cœurs, éloigne la tempête ;
« Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
« Devant ces pavillons qui te sont consacrés ;
« Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
« Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
« Appellent le respect et la foi dans tes temples. »
Il dit, et prie encor : ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent touts les cœurs.
O spectacle touchant, ravissantes images !
Tandis que, l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautonniers émus répètent les accents ;
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure ;
L'Océan de ses flots apaise le murmure ;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

DESCRIPTION DE ROME.

M. DE SAINT-VICTOR, *Voyage du Poëte.*

La voilà donc enfin cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts tristement entourée.
Quel trouble à son aspect saisit le voyageur!
La reine des cités a perdu sa splendeur.
Le silence est assis sous ces voûtes antiques;
Cependant ses palais, ses temples, ses portiques,
Attestent ses grandeurs dans leurs restes confus.
Sur ces arcs mutilés vingt fleuves suspendus
Versoient en frémissant le tribut de leur onde;
Ce temple fut paré des dépouilles du monde;
Par ces portes sortoient les fières légions;
Voilà ce Capitole, effroi des nations:
De là, semblable aux dieux, Rome lançoit la foudre;
Là, les rois interdits et le front dans la poudre,
Aux portes du Sénat, oubliés, sans honneur,
Attendoient pour entrer les ordres d'un licteur.
A ses pieds j'aperçois cette place fameuse
Où s'agitoit, semblable à la mer orageuse,
Ce peuple ambitieux, insolent, importun,
Tyran du monde entier, esclave d'un tribun.
Ordonne; et des héros, parmi ces beaux décombres
L'imagination va t'évoquer les ombres:
Les vois-tu s'élevant, sortant de toutes parts?
Voilà ces vieux enfants de la fille de Mars,

Honneur de ses conseils, appui de ses murailles,
Qui labouroient leurs champs, et gagnoient des batailles.
Moins grands, plus redoutés, paroissent après eux
Les fils dégénérés de ces pères fameux;
Entouré de soldats, Marius inflexible,
A ses portes s'assied, tel qu'un spectre terrible;
L'affreux Sylla le suit, les yeux étincelants:
Rome entière est noyée au sang de ses enfants!
Illustres conjurés, les *Brutes*, les *Cassie*,
Frappent le grand César sans sauver la patrie;
Et ces Romains par eux méconnus trop long-temps,
A la place d'un maître ont reçu trois tyrans.
Ces monstres, les vois-tu, de sang insatiables,
Relever de Sylla les tables effroyables;
Transformer en bourreaux leurs farouches soldats,
Et, volant d'une orgie à des assassinats,
Faire un lâche trafic des plus grandes victimes?
Par des crimes unis, divisés par des crimes;
Ils ébranlent la terre, ils marchent, opposant
L'Italie à l'Égypte, et l'aurore au couchant.
Tourne ici tes regards: enfin l'heureux Octave,
Ceint d'un triple laurier, rentre dans Rome esclave;
Traînant ces vils Romains attachés à son char,
Il rentre, roi du monde, héritier de César;
Et, pliant à son gré son affreux caractère,
Devient prince clément de tyran sanguinaire.
Rome de ses débris sort plus belle à sa voix;
Et dans l'heureux loisir de la paix et des lois,
Tandis qu'aux jeux du cirque, aux pompes du théâtre,

S'empresse un peuple entier, de ses jeux idolâtre,
Sa main d'un grand pouvoir pose les fondements.
Ils sont debout encor, ces vastes monuments,
Où, par les mêmes jeux, de ces Romains volages
Ses cruels successeurs mendioient les suffrages;
Parcourons leurs détours obscurs, silencieux:
Jadis, aux feux naissants d'un jour pur, radieux,
Des flots de spectateurs inondoient ces portiques:
Ne crois-tu pas les voir ces fêtes magnifiques,
Dignes d'un peuple roi, dignes des immortels?
L'encens de tout côté fumoit sur les autels;
Aux chants religieux de la pompe sacrée
Se mêloient les transports de la foule enivrée,
Les cris des conducteurs, le bruit confus des chars;
Sur ces marbres brisés s'asseyoient les Césars;
L'or, la pourpre, flottoient sur l'arène embrasée,
Des voûtes les parfums descendoient en rosée:
De ces gouffres sortoient, traînés par des soldats,
Ces tristes combattants dévoués au trépas;
C'est ici qu'ils tomboient: là, des vierges timides
Se levoient en silence, et de meurtres avides,
Proscrivant le vaincu d'un geste menaçant,
De l'œil suivoient le fer dans son sein palpitant.
La victime expiroit, et ces peuples féroces,
De leur joie inhumaine et de leurs cris atroces,
Ébranloient cette enceinte et fatiguoient les cieux.
O Rome, dont j'abhorre et les mœurs et les jeux,
Même alors que j'admire et vante ton génie,
Que ton sort est changé! Que le ciel t'a punie!
L'herbe croît dans ces murs où brilloient tes splendeurs;

Ta campagne n'a plus ni troupeaux ni pasteurs;
Et Babylone et Tyr, du Dieu vivant frappées,
Dans un deuil moins affreux furent enveloppées.

L'ENNUI ET LE PLAISIR.

Conte par Rivarol.

Pour s'égayer un jour l'Ennui
Résolut de faire un voyage;
Il prit beaucoup d'or avec lui,
Et se fit un grand équipage.
Le Dégoût, la Satiété,
La Tristesse, l'Oisiveté,
Escortèrent le personnage.
Six grosses mules du Poitou
Formoient le pesant attelage;
Deux cochers, six laquais, un page,
Le conduisoient je ne sais où.

Dans sa magnifique voiture
L'Ennui voyageoit tristement,
Et bâilloit à chaque moment.
Les fleurs, les fruits et la verdure,
L'immensité du firmament,
Ses couleurs, sa lumière pure,
Ne le touchoient que foiblement;
Son œil mort voyoit froidement
Les merveilles de la nature.
Quelquefois un livre il prenoit,
Et soudain il le refermoit.

Quel ouvrage auroit pu distraire
Son esprit pétri de matière?
A mesure qu'il cheminoit,
En tout sens il se retournoit,
Ouvroit vingt fois sa tabatière,
Prenoit du tabac et dormoit.
Le moindre choc, la moindre pierre,
Au même instant, le réveilloit,
Et nonchalamment il rouvroit
Son humide et lourde paupière.

Pendant qu'il voyageoit ainsi,
Il rencontre un jeune étourdi,
A la démarche fière et leste :
Son air est vif et sémillant ;
Son œil brille, il est pétillant ;
Sa figure est toute céleste :
Il respire le sentiment.
C'étoit un ange assurément.
Non : de l'Ennui c'étoit le frère,
Qui voyageoit à la légère,
Accompagné de la Gaîté,
L'Amour et la Vivacité.
C'étoit là tout son équipage.
Le Desir devant lui couroit :
A son aspect tout s'animoit ;
Philomèle par son ramage
Sur son chemin le saluoit,
Volant de bocage en bocage ;
Le volage, le doux Zéphyr

Jetoit des fleurs sur son passage :
Mes amis, c'étoit le Plaisir.

Les deux frères se rencontrèrent ;
Au même instant qu'ils s'aperçurent.
Le Plaisir embrassa l'Ennui,
Et se mit à côté de lui.
Il lui dit : Où va votre altesse ?
Nous voici tout près de Lutèse (1) :
Ce séjour-là ne me vaut rien ;
Pour vous, vous y serez fort bien.
Alors l'Ennui se prit à dire :
Je ne sais pas trop où je vais ;
Je visite mon vaste empire :
Mais pour moi tout est sans attraits ;
Tout me nuit, ou semble me nuire.
Je suis cependant un grand roi ;
Rien ne se fait presque sans moi :
Et d'où vient donc que je m'ennuie ?
Avez-vous cette maladie ?
Le Plaisir soudain lui répond :
Je ne la connus de ma vie ;
La joie est toujours sur mon front.
Comme vous je suis roi du monde ;
Mais mon sceptre n'est pas de plomb.
Je rends la nature féconde :
C'est par moi qu'elle s'embellit ;

(1) Ancien nom de la ville de Paris.

C'est par vous qu'elle s'enlaidit.
On m'aime, on me cherche, on vous fuit:
Tel est le vœu de la nature,
On vous fait diable, on me fait dieu.
Mais je pars, car le temps me dure:
Voici bientôt la nuit obscure;
Il faut chercher un gîte; adieu.

LES FLEURS ET LE JARDIN DES PLANT

Par Fontanes.

Multipliez les fleurs, ornement du parterre.
Oh! Si la Fable encor venoit charmer la terre,
Ces fleurs reproduiroient, en s'animant pour nou
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un dieu.
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu;
Penche-toi sur les eaux pour t'admirer encore.
D'un éclat varié que l'œillet se décore!
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs.
Que sous l'herbe, en tout lieu, ta pourpre se noirci
Et que la giroflée, en montant, s'épaississe!
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier;
Et sur-tout, que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.

Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir;
A la jeune bergère on aime à les offrir :
Elle rend un sourire. Hélas, belle Rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière:
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau :
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

O fleurs! En touts les temps égayez ma retraite;
Et, plus heureux que moi, puisse un autre poëte
Peindre sous des crayons, frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes, et vos mœurs!
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire.
O fleurs, qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin,
Les Zéphyrs, précurseurs du soir et du matin,
Les Zéphyrs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.

Cependant, si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où, calme et solitaire,
La science, à toute heure, ouvre son sanctuaire.
Que de fois, en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce Dieu par l'Égypte adoré,
Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblême!
Sur les bords de la Seinc il a porté lui-même,

Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
Et ses prêtres savants, bienfaiteurs des mortels.
Là, je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
Touts les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens! Tour à tour entraîné
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savants qu'a formés leur génie;
Ils partagent entr'eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent touts en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô vérité, tu veux qu'on te contemple;
Le Sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple,
Ici touts les secrets s'ouvrent à touts les yeux;
Le divin Esculape, égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires.
La fille du printemps ne les refuse pas;
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.

Ainsi donc, que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile!
A l'entour un essaim bourdonne sourdement;
C'est là que, pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée;
C'est là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte romain.

LE BON FILS.

Idylle de Léonard.

Daphnis avoit quitté son foyer solitaire,
Et promenoit ses pas près d'un étang voisin
Qui du flambeau des nuits répétoit la lumière.
L'aspect d'un soir pur et serein,
Le chant du rossignol, le calme des prairies,
Entretinrent long-temps ses douces rêveries :
Mais il revint enfin sous les berceaux épais
Qui devant sa cabane étendoient leur ombrage.
Là, couché sur le gazon frais,
Sur une de ses mains appuyant son visage,
Le vieux Lamon dormoit en paix.
Daphnis ému, s'arrête, et contemple son père :
Un sentiment délicieux
L'enivroit en fixant une tête si chère !
Quelquefois seulement il regardoit les cieux,
Et des larmes d'amour couloient de sa paupière.
O mon père, dit-il, quel calme est dans tes sens !
Que le sommeil est pur dans les cœurs innocents !
Ce soir, en quittant ta chaumière,
Tu seras venu dans ces lieux
Offrir aux immortels une sainte prière,
Et des songes légers auront fermé tes yeux.
Tu priois pour ton fils... Ah! Je suis trop heureux !
Si je vois sur nos champs reposer l'abondance,
Si les prés sont couverts de nos troupeaux nombreux,

C'est toi, c'est ta vertu, dont je sens l'influence;
Les dieux, que tu chéris, favorisent tes vœux.
Quand, touché de mes soins pour ta frêle vieillesse,
Tu me bénis d'un air content;
Quand tu répands sur moi des larmes de tendresse;
Oh! comme un torrent d'allégresse
Pénètre mon cœur palpitant!...
Mais ma félicité sera bientôt passée!
Bientôt je dois te perdre... Affligeante pensée!
En voyant tes brebis bondir sur le gazon,
Et tes blés te promettre une riche moisson,
Mes cheveux, disois-tu, sont blanchis dans la joie.
Fleurissez, lieux charmants! La clémence des dieux,
Pour peu de temps encor permet que je vous voie,
De plus heureux climats vont récréer mes yeux.
Ah! Mon meilleur ami, faut-il que tu me laisses!
Tes bras seront fermés à mes douces caresses!
Alors pour consommer ton amour paternel,
Je veux près de ta tombe ériger un autel,
Et s'il me luit un jour propice,
Où d'un infortuné j'aurai tari les pleurs,
J'irai sur cet autel offrir un sacrifice,
Et couvrir ton cercueil de laitage et de fleurs.
Mais je crains que des vents la fraîcheur ennemie
Ne te nuise dans ton sommeil...
A ces mots, s'inclinant sur sa couche fleurie,
Il lui baise le front pour hâter son réveil.

TABLEAU

DES ENVIRONS DE NAPLES ET DU VÉSUVE,

Par M. CHÊNEDOLLÉ.

MAIS vers ces bords riants Parthénope (1) m'appelle.
Là, se présente aux yeux une scène nouvelle;
Là, je vois, assemblés dans de vastes tableaux
Touts les effets du ciel, et des feux, et des eaux.
Combien de souvenirs consacrés par l'histoire,
Combien d'illusions chères à la mémoire,
Dans ce premier morceau de la gloire et des arts,
Viennent au cœur ému s'offrir de toutes parts!
Eh! Quel lieu fut jamais en grands noms plus fertile?
Ici naquit le Tasse, et là mourut Virgile.
C'est là, c'est dans ces champs qu'Hésiode à la main,
Epris de leurs beautés, le poëte romain
Chantoit dans le repos ses douces Géorgiques;
C'est là qu'il exhaloit les plaintes énergiques
Où vivra de Didon l'éternelle douleur.
Mais d'un sol vigoureux qui peindra la couleur,
Et le pampre accablé sous sa grappe opulente,
Et des volcans noircis la flamme étincelante,
Et l'île au triple front, et ce ciel enchanté,
Et d'une double mer la double immensité?
O vieux géant! O toi, dont la bouche embrasée,
Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Élysée,
Épanche trop souvent les laves des enfers,

(1) Ancien nom de la ville de Naples.

Vésuve, tu rugis, tes flancs se sont ouverts ;
L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime ;
La mer, dans tes fourneaux, que sa fureur anime,
Se roule, et les torrents s'échappent à grand bruit.
Mille langues de feu se croisent dans la nuit....
Mais le fleuve enflammé, plus bruyant que l'orage,
Se plonge dans la mer qui nourrissoit sa rage ;
La mer, en frémissant, le reçoit dans son sein.
Oh ! quel combat alors ébranle son bassin !
Le volcan à la mer vient rendre sa secousse,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse.
Ainsi, lorsque Vulcain, près de ces mêmes lieux,
Forge, aux flancs de l'Etna, des foudres pour les dieux,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre,
Et des deux éléments renouvelle la guerre.
Cependant l'eau bouillonne, et d'immenses vapeurs
Enveloppent les cieux de leurs voiles trompeurs,
Et le soleil qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglants,
Et d'un œil effrayé voit ces gouffres brûlants.

Enfin, quand Amphitrite à pas lents se retire,
Le noir Typhon s'apaise et son courroux expire ;
Et Vulcain fatigué meurt faute d'aliment.
Mais le monde alarmé le revoit rarement.
O Vésuve! O fléau, qui, par de longs ravages,
Signales ton retour dans les fastes des âges ;
Et des tours et des murs, en ton sein foudroyés,

Entretiens si long-temps les peuples effrayés !
Les peuples cependant près de toi se rallient,
A tes pieds embrasés les fleurs se multiplient;
Tu redoubles la vie et la fertilité!
Des conquêtes du feu quand le temps irrité
Aura mêlé, pétri cette cendre féconde,
Sur un monde détruit va naître un nouveau monde.

LE BEAU TRIOMPHE,

Par M. Hubin.

La Santé, la Vertu, les Plaisirs, la Richesse,
Du bonheur des humains ces quatre grands moteurs,
Comparurent un jour aux beaux jeux de la Grèce.
Chacun de ces compétiteurs
Prétendoit hautement que l'homme
Lui devoit le souverain bien,
Et concluoit par demander la pomme.
La Richesse, au brillant maintien,
Disoit : De touts les biens c'est moi qui suis la mère,
Puisqu'on peut avec moi se les procurer touts.
Vous vous trompez, répliquoit sans courroux
Le Plaisir; car enfin, ma chère,
On ne veut vous avoir que pour me posséder.
La Santé dit : Je vais vous accorder;
Votre débat est inutile;
Vous disputez un prix qui m'appartient;
Sans moi, vous le savez, le plaisir est stérile;
Sans moi la richesse n'est rien.
Déjà le tribunal en sa faveur chancelle,

Quand la Vertu se présente à son tour.
Quel prix obtiendrai-je? dit-elle
D'un air modeste, et pur comme un beau jour.
Ignorez-vous, ô juges vénérables!
Qu'avec de la santé, de l'or, et du plaisir,
Les hommes bien souvent se trouvent misérables,
Et sentent dans leur cœur le fiel du repentir!
Moi seule ai le rare avantage,
De procurer le vrai bonheur.
Ces mots, accompagnés d'un sourire enchanteur,
Décidèrent l'aréopage,
Et la Vertu reçut la palme du vainqueur.

RÉCIT DE LA MORT D'HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE DE PHÈDRE.

Par Racine.

A peine nous sortions des portes de Trézènes,
Il étoit sur son char; ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ces superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos:

Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi les flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes:
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux:
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte; et sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.

On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu, qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie, et se rompt; l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils,
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent: tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit;
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain:
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
« Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
« Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
« Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
« Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
« Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
« Qu'il lui rende.... » A ce mot, ce héros expiré,

N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

Le beau récit que Voltaire a mis à la fin de sa tragédie de *Mérope*, vient naturellement à la suite de celui que Racine a mis à la fin de *Phèdre*. Le tyran Polyphonte, pour légitimer son usurpation, a forcé Mérope de consentir à lui donner sa main, et l'a entraînée aux autels.

Narbas et Euryclès, amis et sujets fidelles de la reine, attendent avec impatience le succès de cette cérémonie.

NARBAS.

Que fait Égisthe ?

ISMÉNIE.

Il est... le digne fils des dieux,
Égisthe ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! O mon roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMÉNIE.

La victime étoit prête, et de fleurs couronnée ;
L'autel étinceloit des flambeaux d'hymenée,

Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentoit à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçoit les paroles sacrées ;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquoit le trépas.
Le peuple observoit tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros semblable aux immortels,
Il court : c'étoit Égisthe ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts : je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappoit ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disoit-il ; *dieux, prenez vos victimes*.
Érox, qui de son maître a servi touts les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie ;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah ! Que l'amour inspire de courage !
Quel transport animoit ses efforts et ses pas !
Sa mère.... Elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils ; arrêtez, cessez, troupe inhumaine !
C'est mon fils, déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux, le peuple est agité.

Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères inconnus, immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants.
On marche, on est porté sur les corps des mourants:
On veut fuir, on revient; et la foule pressée,
D'un bout du temple à l'autre, est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur;
On s'écrie: Il est mort; il tombe; il est vainqueur.
Je cours, je me consume; et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts, et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris;
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus: le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence;
À nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
O ciel, conserve Égisthe, et que je meure en paix!

L'ATTÉLAGE.

La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine.
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais. J'attelle
A cette voiture mortelle,
Que je conduis au monument,
La Justice premièrement,
Qui marche toujours rondement,
Et la Charité, sans laquelle
Elle iroit moins légèrement :
La Vérité, l'Indépendance,
N'ayant qu'un simple et léger frein,
Sont en devant, et vont bon train,
Loin du chemin de l'Opulence ;
A la volée est la Santé,
Qui, jointe avec le Badinage,
Me fait franchir avec gaîté
Touts les mauvais pas du voyage.
Je n'aurois rien à desirer
Ni du sort ni de la nature,
Si l'attélage pouvoit durer
Aussi long-temps que la voiture.

ÉLÉVATION D'ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put si tôt en bannir la pensée :
Vasthi régna long-temps dans son ame offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent;
Celles mêmes du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours :
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis :
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,

Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt ?
Chacune avoit sa brigue et de puissants suffrages.
L'une, d'un sang fameux vantoit les avantages ;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit les secours :
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ;
Il fait que tout prospère aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le roi parut frappé ;
Il m'observa long-temps dans un sombre silence,
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin avec des yeux où régnoit la douceur,
« Soyez reine, » dit-il. Et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents touts les grands de sa cour,
Et même ses bienfaits dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.

Hélas, durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit en secret ma honte, et mes chagrins!
Esther, disois-je, Esther, dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise;
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs ;
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,

Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

(Racine, *Tragédie d'Esther.*)

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE,

PAR CHRISTOPHE COLOMB.

Episode tiré du poëme de Delille, *intitulé*: Les Trois Règnes de la Nature.

Eh! qui du grand Colomb ne connoît point l'histoire,
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguoit sur l'abyme grondant;
Sa nef avoit franchi les colonnes d'Alcide;
Les Phoques, les Tritons, la jeune Néréide,
Voyoient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,

A qui les vents vaincus sembloient céder leurs ailes.
Depuis six mois entiers ils erroient sur les eaux ;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentoient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploroient le rivage.
Mille maux à la fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.
Pour comble de malheurs, sur l'océan immense,
Les airs sont en repos, les vagues en silence ;
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit ;
Et, dans ce calme affreux dont le nocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.
Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin
Les terres et les mers, sourdes à leur besoin.
Rien ne paroît : des cœurs un noir transport s'empare
(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare) ;
Touts fondent sur leur chef : à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.
Cent fois de la tempête il défia la rage ;
Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage ?
Sans changer son destin, l'astre du jour a lui ;
De farouches regards errent autour de lui :
Inutiles fureurs pour son ame intrépide !
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide :
Mais avoir vainement affronté tant de maux ;
Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux ;
Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue ;
Plus que touts les poignards, voilà ce qui le tue.
Sur ce cœur que déjà déchire le regret

Le fer enfin se lève, et le trépas est prêt :
Plus d'espoir. Tout à coup de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine,
Il sent, il reconnoît le doux esprit des fleurs ;
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs ;
Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors avec l'espoir reprenant son courage :
« Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
« Vous savez si Colomb peut redouter la mort ;
« Mais si, toujours fidelle au dessein qui m'anime,
« Votre chef seconda votre ame magnanime ;
« Si pour ce grand projet je bravai, comme vous,
« Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux ;
« Encor quelques moments (je ne sais quel présage
A cette ame inspirée annonce le rivage),
« Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
« Demain tranchez mes jours, tout mon sang est à
« vous. »
A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots ;
Ils ont cru voir le dieu qui maîtrise les flots :
Soudain, comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent.
On obéit, on part, on vole sur les mers ;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin, des derniers feux quand l'Olympe se dore
Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
Le rivage de loin semble poindre à leurs yeux.
Soudain tout retentit de mille cris joyeux.

Les coteaux par degrés sortent du noir abyme,
De moment en moment les bois lèvent leur cime,
Et de l'air embaumé que leur porte un vent frais
Le parfum consolant les frappe de plus près.
On redouble d'efforts, on aborde, on arrive:
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Touts couronnent leur chef; et leurs festons chéris,
Présages des succès, en deviennent le prix.

LA HOLLANDE.

Par Esménard.

(Poëme de la navigation.)

. . . .

Batave industrieux, quel dieu vint sur tes plages
De la mer mugissante enchaîner les fureurs?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs,
Et, de mille canaux affermissant la rive,
Fit circuler leur onde épurée et captive?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux?
Qui creusa ces bassins, et, d'un limon fangeux
Où le roseau stérile osoit à peine éclore,
Fit des ports à Neptune, et des jardins à Flore?

Art des navigateurs, Protée audacieux,
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux:
C'est toi qui vas chercher, aux bornes de la terre,
Des travaux nourriciers l'aliment salutaire;

Ta main fournit le fer au soc agriculteur;
Le sucre au loin jauni sous l'ardent équateur,
Transporté par tes soins sur ces rives humides,
S'épure et se blanchit dans des flammes liquides.
Étrangère autrefois dans ces champs imparfaits,
Cérès, à leurs moissons, reconnoît tes bienfaits.
Le sol même y naquit de ta riche industrie;
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie;
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.

O vous, dont les travaux et l'active sagesse,
D'un état chancelant supportent la foiblesse,
Voyez comme, en ces lieux, par d'utiles efforts,
La misère occupée enfante des trésors!
Visitez cet asile ouvert à l'indigence,
Où, sous l'œil des vieillards, sous les doigts de l'enfance,
La matière s'anime, et, doublant sa valeur,
Varie à chaque instant sa forme et sa couleur.
Là, mariant ses fils pour braver les orages,
Le chanvre frémissant se roidit en cordages:
Ici le lin moelleux flotte sous le ciseau;
Je le vois tour à tour composer ce réseau
Qui couvre les attraits d'une amante adorée,
Et la voile ondoyante où mugira Borée.
Plus loin, de l'Ibérie on réunit les dons,
Et l'azur mexicain colore les toisons.
L'œil sans cesse arrêté sur ces beautés utiles,
Vous admirez l'esprit qui dessina ces villes;

Cet ensemble imposant de régularité,
Riche d'économie et de simplicité,
Dont la grâce uniforme et la grandeur austère
D'un peuple sage et froid peignent le caractère.
Eh bien, quel dieu puissant anima ce grand corps?
Ne le voyez-vous pas ? Il plane sur ces ports;
De ces châteaux mouvants il dirige la course;
Sous les feux du Cancer, sur les glaces de l'Ourse,
Du Batave intrépide il conduit les vaisseaux;
L'Amazone en grondant les reçoit sur ses eaux;
Ils vont porter des fers sur les bords du Zaïre:
En vain de ces travaux l'humanité soupire,
Et détourne un moment ses yeux accusateurs;
Bientôt elle pardonne à des navigateurs
Dont la voile hardie et la rame docile
Fécondent sur les flots une terre stérile.

Batave, ne dis plus que de touts leurs trésors
Les éléments jaloux déshéritent ces bords,
Monuments et témoins de ta longue victoire;
Un seul fut ta conquête; il suffit à ta gloire,
Et prévient tes besoins par ses tributs chéris.
L'arbre aux clous parfumés dans Amboine mûris,
L'arbuste de Ceylan à l'écorce odorante,
Et des noix de Banda la liqueur enivrante
(Fruits divins qui des sens excitent le réveil),
Ne croissent que pour toi dans les champs du soleil.
Bacchus de tes cités dédaignoit l'indigence;
Il y vole aujourd'hui des rives de Constance,
Ceint du pampre fameux dont la tige autrefois

Naquit, comme Ariane, aux rivages crétois.
Eh! qui pourroit compter par combien de miracles
L'art des navigateurs, bravant touts les obstacles,
De ces lieux méprisés annoblit les destins ?
Tout ce qui les décore est sorti de ses mains.
Il n'est pas un bosquet, sous ce ciel triste et sombre,
Qui n'ait reçu de lui son feuillage et son ombre :
Il nourrit ces jardins de l'or des Japonnois ;
Harlem lui doit ses fleurs, Amsterdam ses palais ;
Et dans ce sol factice, usurpé sur les ondes,
Un arbre est en naissant le produit des deux mondes.

LES CATACOMBES DE ROME.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abyme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connoître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûloit de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.

Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tout sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidelles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses;
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre; hélas!
Il a perdu le fil qui conduisoit ses pas.
Il cherche, mais en vain: il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend touts les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? Lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte touts; il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite.
Il appelle: l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,

Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! Tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit: toutefois d'un souffle haletant
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! Par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus:
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort...., non cette mort qui plaît à la Victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim, qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines?
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus!
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus!
Ces travaux qui devoient illustrer sa mémoire,
Qui donnoient le bonheur et promettoient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris

Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas ! Dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence ;
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traine quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments ;
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle.
Il y porte la main. O surprise ! O miracle !
Il sent, il reconnoît le fil qu'il a perdu ;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour,
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour ;
A l'abri du danger, son ame encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante ;
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur.
Enfin, tenant en main son conducteur fidelle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! Quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyoit pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue

Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

(Delille, *Poëme de l'Imagination*.)

LA BIBLE.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré ?
Il charmoit à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Sembloit, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels ;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portoit Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poëtes.
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Eden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle : l'homme naît ; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire. O terreur ! O vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.

Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!
Tu n'es plus. O revers! Près du Nil amenées,
Les fidelles tribus gémissent enchaînées.
Jéhova les protège, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille de Pharaon, courez sur le rivage,
Préparez un abri loin d'un père cruel
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre; Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermoit un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté,
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,

Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes ?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois ;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne ; il n'est plus : un berger le remplace :
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant, dix tribus ont fui la cité sainte.
Je renverse en passant les autels des faux dieux,
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux.
Tobie et Raguel m'invitent à leur table.
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontoit l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre !
Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre ?
Toi qui pleurois, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda ; tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants ;
Esdras, et Machabée, et ses fils triomphants,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

FONTANES.

FRAGMENT

DE LA VIIe SCÈNE DU IIe ACTE D'ATHALIE.

ATHALIE, JOAS.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eut jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? Et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Touts les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

. . . .
. . . . . . Quel est, touts les jours, votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur : on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel :

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! Vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous :
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame ; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

FRAGMENT

DE LA SCÈNE III DU IIe ACTE DE ZAÏRE.

Lusignan à sa fille, pour la ramener à la religion de ses pères.

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfants;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux!.. C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines:
C'est le sang de vingt rois, touts chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère!
Connois-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?

comme un ...

AGMENT

IIIe DU Ire ACTE

fille, pour la ram...
de ses pères.

ombattu soixante ...
on temple, et péri...
affreux abandon...
ploroient pour m...
famille est par ...
une fille, elle ...
eureux!... C'est ...
ison qui t'a rav...
objet de mes d...
songe au sang...

vingt rois, t...

héros défens...
artyrs... O ...
stin? Sais-...

L'ÉDEN.

Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,
Des ornements de l'art, l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle :
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez, dans Milton, quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains :
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leurs cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût, et des regards,
Elégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,

Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas,
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries,
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux antres verts redisoit leurs soupirs;
Les arbres frémissoient, et la rose inclinée
Versoit touts ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable! O fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence, et de joie!

Delille.

LES MONDES.

Tout passe donc, hélas! Ces globes inconstants
Cèdent, comme le nôtre, à l'empire du temps;
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naitre
Une race pensante, avide de connoître:
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,

Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connoissez-vous nos arts? Dieu vous-a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par touts les degrés de l'échelle du ciel,
Montoient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux.
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables:
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes.
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!

Fontanes, *Essai sur l'Astronom.*

A MON RUISSEAU.

Par Ducis.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule,
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots, et tes fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme, et ses accords.

Près de toi l'ame recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers;
Ton flot pour la mélancolie
Se plait à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre, et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau!

Que j'aime cette église antique,
Ses murs que la flamme a couverts;
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Par une mère qui chemine,
Ses sons lointains sont écoutés;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit amen à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentoient dans ces chastes lieux
Où ces beaux anges de la terre
Fouloient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite
(Nous vivons, hélas, peu d'instants),
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

ORIGINE DE L'ASTRONOMIE.

Avant qu'un tronc creusé par de sauvages mains
Eût tracé sur les eaux de liquides chemins;
Avant qu'un soc pesant, aux laboureurs docile,
Apprît à féconder une terre infertile,
L'homme observoit déjà ces globes éclatants
Qui rouloient sur sa tête et mesuroient le temps;
Il épioit des nuits la mobile courrière,
Qui des premiers humains fut l'horloge première;

Déjà l'art d'Uranie occupoit ses regards,
Et l'étude des cieux fut le premier des arts.

Aux lieux où, rayonnant de clartés éternelles,
Les cieux sont toujours purs et les nuits toujours belles,
Où l'Euphrate, roulant ses flots au loin couverts
De l'ombrage fleuri de palmiers toujours verts,
Voit de feux plus puissants la nature animée
Prodiguer le cinname et la myrrhe embaumée,
Le pasteur de Babel, en gardant ses troupeaux,
Observa le premier les célestes flambeaux;
Et, la nuit, promenant ses tentes égarées,
Osa du firmament diviser les contrées.
Bientôt, encouragé par ces premiers essais,
Sa main, pour le Soleil, ouvrit douze palais,
Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route.
Cet astre, en voyageant sur la céleste voûte,
Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
Où l'année en naissant retrouve son berceau;
Et le Lion brûlant; et le froid Sagittaire.
Alors le ciel régla les travaux de la terre;
Et l'homme, pour semer, ou couper ses moissons,
Consulta dans les cieux le cercle des saisons.
La terre et l'empyrée échangeoient leurs annales :
Le berger chaldéen, de ses mains pastorales,
Gravant sur un rocher les archives des cieux,
Dejà les transmettoit aux peuples curieux.

(*Le Génie de l'Homme*, par CHÊNEDOLLÉ.)

LA VIOLETTE.

Idylle, *par* Madame DE BEAUFORT-D'HAUTPOUL.

O fille du printemps, douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ce gazon, tu remplis ce bocage
De ton parfum délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour !
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour ;
Mais ne crains rien de ma main généreuse ;
Sans te cueillir, j'admire ta fraîcheur :
Je ne voudrois pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du printemps.
Que les zéphyrs rafraîchissants,
Que ces rameaux, et ce lierre sensible,
Calment pour toi les feux des étés dévorants !
Que l'automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux !
Que de l'hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore !
Ah ! Comme ta suave odeur
Qui parfume les airs sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je du pauvre, en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur !

Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli passer mes jours :
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète !
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon ame satisfaite :
Mon nom contente mes desirs,
Puisque l'amitié le répète.
L'avenir m'oubliera : mais chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant le monde à ce que j'aime,
Je me cache aux regards du vulgaire jaloux :
Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces climats déserts,
J'y viens rêver, et soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

DISCOURS DE LA MOLLESSE.

BOILEAU, CHANT II° DU LUTRIN.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
O Nuit, que m'as-tu dit ! Quel démon sur la terre
Souffle dans touts les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! Qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoroient du nom de fainéants,

S'endormoient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou
d'un comte ?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour.
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Touts les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom touts mes sujets frémir.
En vain la paix deux fois a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage, entraîné par la Gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait touts les jours.
Du moins ne permets pas... La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

FRAGMENT

DU POEME DE LA RELIGION.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire!
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles!
O cieux! Que de grandeur et quelle majesté!
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui, dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Touts les jours je t'attends; tu reviens touts les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice;
Hélas, près de périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux!
La nature, qui parle en ce péril extrême,

Leur fait lever les mains vers l'asile suprême!
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu qne jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main:
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
Cest lui qui, dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur la plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître;
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:
La feuille le demande, et la branche fidelle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire:
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle;

hacun de ces enfants, dans sa fécondité,
rouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre ; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents, l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer touts ensemble,
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle ;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il apporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu qne jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne ;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne ;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'onvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
Cest lui qui, dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur la plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître ;
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidelle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire ;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts ;
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle ;

Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre ; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents, l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer touts ensemble,
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle ;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus ?
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il apporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens !
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre ?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines ?
Connoissez-vous nos arts ? Dieu vous-a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné ?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par touts les degrés de l'échelle du ciel,
Montoient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux.
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux ;
Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables :
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars ;
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes.
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hél
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas !

Fontanes, *Essai sur l'Astronom*

A MON RUISSEAU.

Par Ducis.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule,
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots, et des fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme, et ses accords.

Près de toi l'ame recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers;
Ton flot pour la mélancolie
Se plait à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre, et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau!

Que j'aime cette église antique,
Ses murs que la flamme a couverts;
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connoissez-vous nos arts? Dieu vous-a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par touts les degrés de l'échelle du ciel,
Montoient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux.
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables:
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes.
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hél
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!

FONTANES, *Essai sur l'Astronom*

A MON RUISSEAU.

Par Ducis.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule,
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots, et des fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme, et ses accords.

Près de toi l'ame recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers;
Ton flot pour la mélancolie
Se plait à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre, et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau!

Que j'aime cette église antique,
Ses murs que la flamme a couverts;
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères :
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

L'HISTOIRE.

Par LEGOUVÉ.

On doit au souvenir les vers et le pinceau.
Il fit plus : de l'Histoire il créa le flambeau.
Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédoient dans une nuit profonde ;
Les peuples, tour à tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passoient l'un de l'autre ignorés.
Les grands événements n'avoient point d'interprètes ;
Les débris étoient morts, et les tombes muettes :
L'Histoire luit, soudain les temps ont reculé ;
L'ombre a fui ; les tombeaux, les débris, ont parlé ;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charme de l'étude ! O sublimes récits !
Dans quels transports le sage ; à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome ;
A travers deux mille ans applaudit un grand homme ;
Consulte l'orateur et le guerrier fameux ;
Partage les revers des peuples grands comme eux ;
Voit l'empire romain, sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales ;
Et bientôt, déchiré par divers potentats,

Son cadavre éteint enfanter cent états ;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatants,
Ainsi que touts les lieux, embrasse touts les temps.

ODE

A LA BIENFAISANCE.

Déesse, idole du vulgaire,
Toi qui, reine de l'univers,
Toujours redoutable et légère,
Donnes des sceptres ou des fers ;
Le peuple, ébloui des richesses,
Envie à ceux que tu caresses
Des biens trop souvent dangereux.
A touts ces grands le cœur du sage
Envie un plus noble avantage :
Ils peuvent faire des heureux.

Bienfaisance, ô vertu sacrée,
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Astrée,
Éleva les premiers autels.
Dans ce soleil dont l'influence
De nos fruits mûrit la semence,
C'est toi que l'homme révéroit ;
Dans touts ces globes de lumière
Qui suivent pour nous leur carrière
C'est toi seule qu'il adoroit.

Leur fait lever les mains vers l'asile suprême!
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu qne jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne ;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne ;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
Cest lui qui, dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur la plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître ;
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidelle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire ;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts ;
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle ;

ıacun de ces enfants, dans ma fécondité,
rouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents, l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
e reconnois par-tout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus?
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il apporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

Leur fait lever les mains vers l'asile suprême !
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu qne jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne ;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main:
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
Cest lui qui, dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur la plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître ;
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu ;
La feuille le demande, et la branche fidelle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts ;
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle ;

Chacun de ces enfants, dans sa fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre ; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents, l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer touts ensemble,
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle ;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus ?
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il apporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

Le bon homme, entre nous, n'avoit que du génie.
On dit qu'il figuroit fort mal en compagnie;
Moi, je n'en doute point : là, tout cœur est fardé,
Et je vois que souvent un sot y tient le dé.
La Fontaine, à ce soir ! et que demain l'aurore
Puisse me retrouver te relisant encore !

Que ferai-je ? Voyons. Des vers ? On en fait tant !
De la prose ? A quoi bon ? J'aperçois là pourtant
Trois actes, nouveau fruit de ma docile veine,
Et qui, pour se montrer, n'attendent qu'une scène;
L'ébauche d'un poëme, et quelques madrigaux
Dont pourroient s'engraisser quelques maigres jour-
naux;
Vingt pages d'un roman, où plus d'une aventure
Peut mettre du lecteur l'esprit à la torture,
Car Lucifer y joue un rôle assez plaisant.
Allons, Pégase, à moi ! Que ton dos complaisant
Me porte sans délais au pays des Chimères !
Tu te cabres, je crois ? Tes ailes si légères
N'ont-elles plus leur force et leur agilité ?
Je gage que *Lourdis*, hier, t'aura monté.
Les meilleurs écuyers ne sont pas au Parnasse,
Et tu peux d'un Lourdis encourager l'audace !
Tu veux te reposer ? J'y consens : aussi-bien,
Des Muses aujourd'hui je craignois l'entretien.
Oui, lorsque le sommeil embrasant l'atmosphère,
De ses longs réseaux d'or enveloppe la terre,
Je me sens appelé par ce mouvant tableau
Que m'offre de Paris l'aspect toujours nouveau;

Et de l'enfantement d'un vers lourd et maussade
Je me sauve en faisant un tour de promenade.

Hé bien ! Quittons le lit : habillons-nous. Du moins,
Dix valets ne vont pas m'accabler de leurs soins.
Je fais seul ma toilette; et l'habitude est bonne :
On est bien sûr alors de ne gronder personne.
A me faire servir j'étois accoutumé ;
Mais huit mois de prison sur ce point m'ont formé.
J'en rends grâce au destin, et pourtant le conjure
De ne plus me donner une leçon si dure.
Me voilà prêt : sortons. Je vais, à tout hasard,
Suivre l'orme aligné qui borde le rempart ;
Admirer, en passant, ces galants édifices,
Tous ces temples du luxe aux voluptés propices ;
Solitaire et pensif, traverser le jardin
Que *Le Nôtre* a planté de son habile main ;
A l'aspect du château que réfléchit la Seine,
Rêver sur le néant de la grandeur humaine ;
Puis, aux champs de leur nom par la Fable dotés,
Contempler du printemps les naissantes beautés.

Eh ! Bon Dieu! Quel fracas! Quel train! Quelle cohue!
Le rempart aujourd'hui n'est qu'une étroite rue.
Que de gens à cheval, et que de gens à pié !
On ne peut faire un pas sans être coudoyé.
C'est le premier beau jour de la saison nouvelle ;
Et ces chars, ces coursiers, volent à *Bagatelle*.
N'est-ce pas là *Mysis* ? Oui, vraiment. Autrefois
Un clavier s'animoit sous ses agiles doigts ;

Et, Plutus l'enlevant au dieu de l'harmonie,
Il est presque honteux d'avoir eu du génie.
Ah ! Je vous remets bien ; c'est vous, heureux *Damon*.
Je vous ai vu d'un saint ne portant que le nom ;
Vous n'aviez pas encor brillé dans les affaires ;
Vous avez aujourd'hui quatre maisons, deux terres :
Les temps sont bien changés ! Car, soit dit entre nous,
Vous serviez chez autrui le vin qu'on boit chez vous.
Lysidor, qu'on vous voie ! Oui, baissez votre glace :
Jadis petit commis d'un petit homme en place,
Cent pistoles bornoient vos minces revenus ;
Vous n'étiez pas encore au rang des parvenus ;
Et, si j'en veux pourtant croire la renommée,
Vous ne fûtes qu'un an fournisseur de l'armée.
Qu'on se range ! *Cliton* s'avance. Son coursier
Bondit, fier d'obéir à la main d'un guerrier.
Tandis que nos soldats signaloient leur courage,
Cliton étoit toujours le premier... au pillage...
La Fontaine mourant comme il avoit vécu,
A sa veuve, à son fils, laisse à peine un écu.
Il faut, je le vois trop, et le dis sans rancune,
Être sot ou fripon pour faire sa fortune.

L'heure avance : je sais que tout est pour le mieux,
Et que l'on dîne à l'heure où soupoient nos aïeux.
Mais je puis pour six francs manger à table d'hôte :
Là, les originaux ne me feront pas faute ;
Le repas sera sobre et servi promptement.
Abrégeons le chemin. Bon ! Voilà justement
Une rue, une enseigne ; entrons. La compagnie

Est nombreuse, tant mieux : la maîtresse est jolie,
Cela ne gâte rien ; le vin aigre, tout beau !
Je n'en boirai que peu, trempé de beaucoup d'eau.
J'aurois pu, chez *Méot*, faire meilleure chère ;
Mais ce Palais-Royal est vraiment un repaire
Où tout vice est certain de rencontrer son lot.
Là, jusques au Perron, tout se change en tripot ;
Et d'un être vivant à peine on sent l'approche,
Qu'on croit déjà surprendre une main dans sa poche.
Je suis fort bien ici, j'y reste. Mon voisin
Étoit sans doute à jeun, car il y va d'un train....
Il se croit seul. Les mets que son assiette implore,
Son œil même, son œil d'avance les dévore.
Presque en face de moi, c'est un peu différent ;
Si l'on goûte de tout, de rien l'on n'est content.
Voyons si je serois bon physionomiste.
« Homme de loi, rentier, marchand forain, artiste,
« Fermier des environs, commis à mille écus,
« Celui-ci nouvelliste, et celui-là... motus ;
« Je juge à son regard, à son geste, à sa mine,
« Que dans un lieu public il a l'oreille fine. »
Mais là-bas on s'échauffe ! Écoutons. — Non, morbleu !
Molé n'a point d'esprit, de grâce, dans son jeu.
— Moi je pleure sur-tout à l'Opéra-Comique.
— Monsieur, apparemment, n'aime que la musique.
— La musique est un art !.. C'est le premier de tous.
— Eh ! Sans la poésie où diable en seriez-vous ?
— Pour rien assurément vous comptez la peinture ?
— Fadaise que cela. Les lois... — L'agriculture.

— L'argent. — Les bons trois quarts. — La guerre.
— La paix. — Non.
— Piccini. — Bonaparte. — Un duo. — Du canon...
Oh ! Quel bruit ! Sauvons-nous. La querelle s'engage,
Et je suis par nature ennemi du tapage.
Abordons la maîtresse avec un compliment ;
Payons vîte, et courons prendre l'air un moment.
Que vois-je écrit là haut ? *Cabinet de lecture*.
Rassemblement d'oisifs dont la caricature
M'amusera peut-être ; au surplus, essayons.
De *Calot* et d'*Hoggars* que n'ai-je les crayons !
Comme il est bien posé ! L'excellente figure !
Il ne dort ni ne veille. Il tient une brochure.
Il voudroit y fixer son regard incertain,
Et toujours la brochure échappe de sa main.
Au fond de la cité je gage qu'il demeure.
Pour arriver ici que lui faut-il ? Une heure ;
Trois pour lire à peu près comme il lit aujourd'hui ;
Une bonne heure encor pour retourner chez lui :
Hé bien, cet homme-là bénit sa destinée,
Et se couche enchanté le soir de sa journée !
Quelle pièce aujourd'hui donne-t-on à *Feydeau* ?
Si j'en crois ce journal, c'est un drame nouveau.
Pour la première fois ! Courons, le temps me presse.
La crainte te poursuit, et l'espoir te caresse,
Pauvre auteur ! Le travail est pour nous le moment
Du plaisir, du bonheur, et de l'enchantement.
Nous nous voyons déjà sur la double colline,
A côté de Molière, à côté de Racine ;
Et du juste avenir notre nom respecté,

S'en va de siècle en siècle à l'immortalité.
Mais, à l'instant fatal où le rideau se lève,
L'illusion, hélas, s'enfuit avec le rêve.
Quoi! l'orchestre tout plein et les balcons aussi!
Tâchons de pénétrer... A la fin m'y voici.
Autour des nouveautés tout le monde se presse.
Il est plaisant de voir la chute d'une pièce.
En pareil cas, pourtant, si chaque spectateur
Pouvoit prendre un moment la place de l'auteur!
Qu'entends-je! Du succès agréable présage!
Déjà, sans l'avoir vu, l'on déchire l'ouvrage;
Le titre est mal choisi. Cinq actes, c'est bien long.
Regnard même, *Regnard* n'a rien produit de bon.
Par bonheur, du public craignant l'impatience,
Un acteur a paru. L'on écoute en silence.
Jusqu'à présent du moins le parterre est décent;
Trois actes bien remplis, sujet intéressant,
Ce début pour la pièce a gagné son suffrage.
Mais attendons la fin. J'entends gronder l'orage.
De temps en temps le ciel s'obscurcit, et les vents
Exercent leurs fureurs par de longs sifflements.
Pauvre auteur! C'est ici le fort de la tempête.
Tout est perdu: la foudre éclate sur ta tête.
Pilote malheureux! Je plains ton triste sort:
Ton vaisseau vient, hélas, d'échouer près du port!
Que vas-tu devenir? Ce soir, dans la coulisse,
Oseras-tu braver le dédain d'une actrice,
Et le souris malin de tes joyeux rivaux?
Demain, à ton réveil, liras-tu les journaux?
Et, sur-tout, de quel front aborder ta maîtresse?

Tu lui faisois sans doute hommage de ta pièce.
Déjà la dédicace, où s'épanchoit ton cœur,
A *Didot*, en secret, reprochoit sa lenteur.
Crois-moi, ne brigue plus le stérile avantage
D'amuser le public. Jette au feu ton ouvrage,
Sois bon époux, bon père, utile citoyen.
Ton siècle, il est trop vrai, de toi ne dira rien;
Ton nom ne vivra pas chez les races futures :
Qu'importe! Jouissant de tes vertus obscures,
Tu connoîtras du moins la paix et le bonheur :
Il n'est pire métier que le métier d'auteur.
Moi-même, renonçant à mon œuvre comique,
Vais-je enfin regagner mon manoir poétique?
Hélas! Je crains de faire un bien triste souper :
Des pensers douloureux reviendront m'occuper.
On doit plaindre, après tout, la muse infortunée
Qui perd en un instant le travail d'une année.
Ne pourrois-je finir le jour un peu gaiement!
Si j'ai bonne mémoire... Eh oui! Dans ce moment,
Je suis sûr de trouver un thé chez *Aspasie*.
Un thé! Qui n'en a pas? C'est une frénésie.

Quel cercle! Juste ciel! Il paroît qu'aujourd'hui
On a craint dans ce lieu de connoître l'ennui.
Je comptois sur un thé, je risquois l'aventure,
Et je trouve de plus, bal, concert, et lecture.
Pourquoi pas? Selon moi, varier le plaisir,
C'est connoître, en effet, le grand art de jouir.
L'autel, disons le mot, la table est préparée.
Le fauteuil, le flambeau, le verre d'eau sucrée,

Rien ne manque : c'est fort bien. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Tout le cercle enchanté
Applaudit, c'est une dette à la société.
Heureux lecteur ! On vante et son goût et sa grâce.
Chacun auprès de soi lui prépare une place ;
On veut savoir son nom, tout haut on le redit,
Et vingt femmes demain l'auront mis en crédit.
Mais tandis qu'il disoit, déjà près d'un pupitre,
Et fièrement assis, j'ai vu l'Orphée en titre :
Sous le mobile archet la corde a retenti ;
Et je crois, par moment, entendre *Viotti*.
Heureux qui nous feroit oublier son absence !
Écrasant son fauteuil de sa lourde opulence,
Midas s'est endormi ; Lise appelle Zoé ;
Valcourt en souriant parle bas à Chloé ;
Germeuil a raconté la nouvelle publique :
Et c'est ainsi par-tout qu'on entend la musique.
Mais le chant va du moins fixer l'attention ?
Vain espoir ! Même bruit, même distraction.
On ne pourra danser que jusques à l'aurore,
Et Linus doit céder la place à Terpsichore.
Il usurpoit sur elle un temps trop précieux.
La gaîté maintenant brille dans tous les yeux.

. . . .

. . . .

Maintenant je pourrois, plus complaisant que sage,
Autour d'un tapis vert, jouet du sort volage,
D'heure en heure passer jusqu'à demain matin,

Et du gain à la perte, et de la perte au gain ;
Car, quels que soient les lieux où le hasard m'appelle,
Je rencontre toujours la *bouillotte* éternelle.
Mais, si je suis tenté de veiller aujourd'hui,
Que ce soit sans fatigue, et sur-tout sans ennui.
A minuit écoulé déjà succède une heure :
Je vais, sans plus tarder, retrouver ma demeure,
Lire mon *La Fontaine ;* et si le doux sommeil
A mes sens rafraîchis ménage un doux réveil,
Si la rime à me fuir n'est pas trop obstinée,
Demain, pour mes amis, j'écrirai ma *Journée.*

VERS ALLÉGORIQUES

DE MADAME DESHOULIÈRES,

à ses Enfants.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre :
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous ;
Et vous abandonne

Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder.
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours!
Que Pan vous défende:
Hélas! Il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.

Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que, si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire;
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

ODE

TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS,

pour une personne convalescente.

Par J. B. Rousseau.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant ;
La mort, déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu ! Votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os :
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime foible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour ;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal sembloit se nourrir ;
Et mes yeux noyés de larmes
Étoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres ;
Mes sens sont glacés d'effroi.
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas :
Son secours me fortifie,

Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours ;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments :
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui, de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples,
Réchauffer par mes exemples

Les mortels les plus glacés ;
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

FONDATION

DE LA VILLE DE CARTHAGE PAR DIDON.

Fragment de l'Enéide de Virgile, traduit par DELILLE.

LA reine de ces lieux est la belle Didon :
Elle reçut le jour dans la riche Sidon ;
Mais, d'un frère cruel fuyant la barbarie,
Son courage en ces lieux s'est fait une patrie.
L'histoire de ses maux voudroit un long discours ;
Je vais, en peu de mots, vous en tracer le cours.
Par les nœuds de l'hymen, à l'opulent Sichée,
Plus encor par l'amour, Didon fut attachée.
L'hymen l'unit à lui dès ses plus jeunes ans ;
Mais son barbare frère, exemple des tyrans,
Pygmalion, obtint la grandeur souveraine.
Bientôt s'allume entre eux le flambeau de la haine.
Insatiable d'or, ce monstre furieux,
Sans égard pour sa sœur, sans respect pour les dieux,
Dans le temple en secret immole sa victime ;
Et toutefois long-temps il sut cacher son crime,
Et, d'une sœur crédule amusant la douleur,
Long-temps d'un faux espoir il entretint son cœur.

Mais bientôt, d'un époux privé de sépulture
Le spectre s'élevant du sein de l'ombre obscure,
Triste, pâle, sanglant, apparut à ses yeux,
Dévoila de sa mort le mystère odieux,
Et cette cour barbare, et l'autel homicide;
Et, pour l'aider à fuir de ce palais perfide,
De son lâche assassin lui livrant le trésor,
Lui montra sous la terre un immense amas d'or.
Didon, pleine d'effroi, hâte soudain sa fuite;
Ceux qu'une même horreur ou que la crainte excite,
Attroupés en secret veulent suivre son sort.
Des vaisseaux étoient prêts à s'éloigner du bord;
Leur troupe s'en saisit. De leur asile avare
On tire les trésors de ce monstre barbare;
Maîtres de sa richesse, et bravant son courroux,
Ils voguent. Une femme a conduit ces grands coups!
Sur ces bords, à leur ville ils cherchoient une place,
Et leur ruse innocente achette autant d'espace
Que la peau d'un taureau, depouillé par leur main,
Pourroit, en s'étendant, embrasser de terrain.

RÉFLEXIONS DIVERSES

de madame DESHOULIÈRES.

I.

QUE l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.

Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure;
Il périt en détail imperceptiblement:
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure
N'en est que l'accomplissement.

II.

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah! Que vous faites d'envieux!
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique,
D'un buste, d'un tableau, le temps hausse le prix;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

III.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux, tu connois la vertu;
Des différents pays les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême;
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même.

IV.

La pauvreté fait peur; mais elle a ses plaisirs.
Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, et cette foule oisive

Dont les jeux, les festins, remplissent les desirs ;
Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
Au moins, dans leur malheur, ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus ;
Que tant qu'on est belle, on fait naître
Des désirs, des transports, et des soins assidus :
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

VI.

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui, par mille endroits,
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la sans changer de visage ;
Songe que, si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

VII.

Que chacun parle bien de la reconnoissance,
Et que peu de gens en font voir !

M *

D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance ;
A peine est-il rendu qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servis la vue est importune :
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !
Penser trop bien de soi, fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour propre est, hélas, le plus sot des amours :
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

IX.

On croit être devenu sage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage :
On s'abuse. D'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage ;
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne se connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortoient de la vie
Lorsque, de disgrâces suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux ;
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

XI.

L'encens qu'on donne à la prudence,
Met mon esprit au désespoir.
A quoi donc nous sert-elle ? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Est-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque règle certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux ;
Mais rien n'est si trompeur que la prudence humaine.
Hélas, presque toujours le détour qu'elle prend
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Est le chemin qui nous y mène !

XII.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des éléments vous souteniez la guerre,

Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous.
Frêles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu.
Un rien peut nous détruire ; et l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes.

XIII.

Homme, vante moins ta raison ;
Vois l'inutilité de ce présent céleste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécille ;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile ;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

XIV.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme, et de jouer gros jeu.
Le desir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

XV.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité,
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite :
On croiroit faire tort à sa capacité,
Si du monde vulgaire on recevoit visite.
Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter :
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter
Que de savoir ce qu'il faut faire.

XVI.

Qui, dans son cabinet, a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devroit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours,
Il y fera faute sur faute;
Il portera par-tout l'ennui.
Un ignorant, qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir-vivre, un esprit agréable,
A la honte du grec et du latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde au savoir.

XVII.

Que l'esprit de l'homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude :
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumière qui vient du savoir le plus rare,
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter :
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que, chercher à connoître,
N'est souvent qu'apprendre à douter.

FRAGMENT

DE LA TRAGÉDIE D'IPHIGÉNIE EN AULIDE,

Par Racine.

Agamemnon attend Iphigénie à l'autel pour l'immoler aux dieux. Mais comme elle tarde trop long-temps à paroître, il vient lui-même la demander. Il la trouve avec sa mère, qui l'avoit retenue auprès d'elle. Ne croyant point que Clytemnestre et sa fille soient instruites du sacrifice qui se prépare, il presse Iphigénie de se rendre à l'autel, sous prétexte de l'unir à Achille ;

mais il ne peut se méprendre aux larmes que laissent échapper les princesses. Arcas, s'écrie-t-il, Arcas, tu m'as trahi!

IPHIGÉNIE A AGAMEMNON.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien : vous voulez la reprendre;
Vos ordres, sans détour, pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses

Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas ! Avec plaisir je me faisois conter
Touts les noms des pays que vous allez dompter,
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honneur jaloux
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.

Pour défendre vos jours de leurs lois meutrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire ;
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté ;
Je vous sacrifiois mon rang, ma sureté;
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?
Ma fille, il faut céder ; votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née,
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE A AGAMEMNON.

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin

Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesse
Hélas ! Avec plaisir je me faisois conter
Touts les noms des pays que vous allez dompter,
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honne
jalou
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.

Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire ;
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté ;
Je vous sacrifiois mon rang, ma sureté ;
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?
Ma fille, il faut céder ; votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née,
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE A AGAMEMNON.

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste
Bourreau de votre fille, il ne vous reste en[illegible]

Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne peut m'en détacher,
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.

Scène très vive entre AGAMEMNON *et* ACHILLE.

Après que Clytemnestre a fait éclater les emportements d'une mère en fureur, Achille vient employer la menace. La fougue impétueuse de ce jeune héros, et la fierté du superbe Agamemnon, occasionnent ici un dialogue si vif, une scène si belle, que nous avons cru devoir la transcrire tout entière.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui, par votre ordre, Iphigénie expire
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main :
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée ;
Et que, d'un faux hymen nous abusant touts deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas tair[illegible]ous offense ?

[illegible]

Seigneur, je [illegible]
Ma fille ignore [illegible]
Et, quand il [illegible]
Vous apprendrez [illegible]

[illegible]

Ah! Je suis [illegible]

[illegible]

Pourquoi le [illegible]

[illegible]

Pourquoi je le [illegible]
Qu'on [illegible]
Vous [illegible]
Je vous [illegible]
Que [illegible]

[illegible]

Mais vous, [illegible]
Oubliez-vous [illegible]

[illegible]

Oubliez-vous [illegible]

[illegible]

Et qui vous a [illegible]
Ne pourrai-je [illegible]
Ne suis-je plus [illegible]
Et ne peut-elle [illegible]

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines :
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir touts ses moments,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments :
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée?
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez touts les jours le ciel qui vous arrête ;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir :
Vous le voulez ; partez ; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel ! Puis-je entendre et souffrir ce langage !
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours !
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?

Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais, dans Larisse, un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire ;
Elle est de mes serments seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris ;
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie ;
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie :
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achetterois vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.
Fuyez, je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps touts les nœuds qui m'attachoient à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère ;
D'Iphigénie encor je respecte le père :
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre ;
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Irrité par les menaces d'Achille, craignant, s'il sauve Iphigénie, de paroître

céder à la frayeur, Agamemnon se détermine à la sacrifier. Cependant il ne peut étouffer la voix de la nature. Il entend murmurer son cœur. Il s'arrête :

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
Cruel, à quels combats faut-il te préparer !
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide.
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise.
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je veux la frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilége zèle ?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
Ah ! Quels dieux me seroient plus cruels que moi-même ?
Non, je ne puis ; cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive... Mais quoi ! Peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler.

De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse !
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui :
Il l'aime ; elle vivra pour un autre que lui.

IPHIGÉNIE A ACHILLE.

D'après l'ordre d'Agamemnon, Iphigénie, pour se soustraire au coup mortel, retournoit dans la Grèce ; mais tout le camp, déjà instruit de la réponse de l'oracle, l'arrête dans sa fuite. Alors Achille, le seul qui puisse encore l'arracher à la mort, vient lui offrir le secours de ses guerriers contre touts les Grecs réunis ; et, pour engager cette princesse à le suivre, il lui rappelle les serments qui les unissent, et la prie de songer que le bonheur d'Achille est fondé sur ses jours. Iphigénie répond :

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit ; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gl
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoir
Ce champ si glorieux où vous aspirez touts
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour
Telle est la loi [illegible], à mon père di
[illegible] vain, so[illegible], il l'avoit rejet

Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-même dégagez la foi de vos oracles;
Signalez ce héros à la Grèce promis;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit, déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez, et dans ses murs, vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince; vivez, digne race des dieux.

Fureurs de Clytemnestre séparée de sa fille.

Les Grecs, aveuglés par un zèle fatal, appellent à grands cris Iphigénie à l'autel. Cette jeune princesse s'arrache des bras de sa mère, et court subir son triste sort. En vain Clytemnestre veut la suivre; on se jette en foule au-devant d'elle; on la retient. [illegible]s, la vengeance, le désespoir tour à tour elle s'écrie :

Quoi, pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abymes nouveaux!
Quoi, lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, ces mêmes vents si long-temps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés!
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée;
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin!
Mais, cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.
Calchas va dans son sang.... Barbares! Arrêtez;
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre:
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

Ulysse vient annoncer à Clytemnestre que sa fille est sauvée.

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse
Avoit sur touts les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage:

Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du dieu qui l'agitoit sans doute:
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
« M'explique son oracle et m'instruit de son choix.
« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
« Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
« Thésée, avec Hélène uni sécrètement,
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
« Une fille en sortit, que sa mère a célée;
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée:
« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
« Sous un nom emprunté, sa noire destinée
« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
« Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux;
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux.»
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en sécret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.

« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
« Le sang de ce héros dont tu me fais descendre,
« Sans tes profanes mains, saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par ses mugissements.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure touts.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue;
Et croit que, s'élevant au travers de ces feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.

CHOIX DES STATUES

A PLACER DANS LES JARDINS.

Par Delille.

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler touts les dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie.
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?

Sans Pomone, vos fruits oseront-ils éclore ?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?
Ah ! Que ces dieux toujours enchantent nos regards !
L'idolâtrie encore est le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait : loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce ;
A chaque déité choisissez son vrai lieu ;
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu.
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec, se mêlent aux Dryades ?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages ;
Ces monstres me font peur, même dans leurs images ;
Et ces tristes Césars cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons, et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes,
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour ;
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose :
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorants, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images ;
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages ;
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,

Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble, pour leur cœurs exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude,
Ce bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais;
Tout des manes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles :
Loin touts ces conquérants en ravages fertiles;
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénélon à nötre œil attendri;
Que Sully s'y relève, embrassé par Henri.

ÉPITRE DE BOILEAU A RACINE.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmêlé (1).
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant touts les cœurs, gagner touts les suffrages.
Si tôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

(1) Célèbre actrice.

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sous son nom l'injustice et l'envie ;
Faire au poids du bon sens peser touts ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte ;
Le vicomte indigné sortoit au second acte ;
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu ;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre.
Mais, si tot que, d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul, de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel, qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté;
Plus on veut l'affoiblir, plus il croit et s'élance;
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et, peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Touts les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si tôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre;

t plus en criminel ils pensent m'ériger,
lus, croissant en vertu, je songe à me venger.
mite mon exemple ; et lorsqu'une cabale,
'n flot de vains auteurs follement te ravale,
'rofite de leur haine et de leur mauvais sens ;
lis du bruit passager de leurs cris impuissants.
)ue peut contre tes vers une ignorance vaine ?
.e Parnasse françois, ennobli par ta veine,
'ontre touts ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
)ui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
'it naître sous ta main ces pompeuses merveilles !

'ependant laisse ici gronder quelques censeurs,
)u'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
t qu'importe à nos vers que Perrin (1) les admire ;
)ue l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire ;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot (2),
)u le sec traducteur du françois d'Amyot :
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces, goûtées ;

(1) Il a traduit l'Énéide, et a fait le premier opéra qui ait paru en France.

(2) Linière.

Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des roi
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;
Qu'Enghien en soit touché ; que Colbert et Vivon
Que la Rochefoucault, Marsillac, et Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché (1) préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.

DÉDALE ET ICARE,

FABLE TIRÉE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Traduction de SAINT-ANGE.

DÉDALE cependant, qu'un long exil ennuie,
Sent le desir si doux de revoir sa patrie ;
Mais la mer l'emprisonne, et ses desirs sont vains.
Si la Crète, dit-il, s'oppose à mes desseins,
Si la terre et la mer me ferment le passage,
Que l'air m'ouvre un chemin pour sortir d'esclavage.



(1) Fameux joueur de marionnettes

Minos possède en vain et la terre et les flots,
L'air est libre pour moi, je ne crains plus Minos.
Il dit, et fait céder au pouvoir du génie
Les lois de la nature et de la tyrannie.
Des plumes que son art assortit avec choix,
Par degrés, à leur rang se placent sous ses doigts.
Tels sous la main de Pan l'Arcadie a vu naître
Les tubes inégaux de la flûte champêtre.
Une cire onctueuse, enduite aux environs,
Des plumes qu'il attache unit les avirons;
Et, par un dernier pli, leur légère courbure
Dans le travail de l'art imite la nature.
Icare auprès de lui l'observe, et sans songer
Qu'il s'amuse, en jouant, de son propre danger,
Court après le duvet qu'emporte le Zéphire,
De ses doigts apprentis touche, amollit la cire,
Et nuit à l'ouvrier par ses jeux enfantins.
Quand l'ouvrage eut cent fois repassé sous ses mains,
Dédale, qui dans l'air en suspens se balance,
De ses ailes d'abord éprouve la puissance,
Et, sûr de leur usage, il l'enseigne à son fils:
Prends le milieu des airs, et crois-en mes avis;
N'approche point trop près des ondes infidelles,
Tu verrois leur vapeur appesantir tes ailes:
Si trop près du soleil s'élève ton essor,
Tu vois fondre la cire et tu péris encor.
Là, tu vois Orion; ici, le char de l'Ourse:
Vole entre l'un et l'autre; imite, et suis ma course.
Tandis qu'il veut encor, par de légers essais,
Des avis qu'il lui donne assurer le succès,

Des pleurs mouillent ses yeux, et ses mains paternelles
Ses mains tombent deux fois, en attachant les ailes
Il embrasse son fils : une secrète voix
Lui dit qu'il l'embrassoit pour la dernière fois.
Il s'élève dans l'air, l'appelle sur sa trace,
Et d'un vol inquiet craint pour sa jeune audace :
Comme une mère instruit l'oiseau novice encor
A régler les écarts de son premier essor :
L'œil tourné sur son fils, d'un vol hardi, mais sage
De son art périlleux il lui montre l'usage.
Le pêcheur, près des eaux assis sur le gazon,
Au moment qu'à la ligne il suspend l'hameçon,
Le conducteur du soc, la main sur sa charrue,
Le pasteur immobile, et les yeux vers la nue,
En voyant ces mortels voyager dans les cieux,
S'étonne, les admire, et les prend pour des dieux.
Lébynthe et Calydné, monts chéris de l'abeille,
A droite, de leur vol avoient vu la merveille ;
A gauche ils ont laissé le temple de Samos,
Délos et son oracle, et le roc de Paros.
Le jeune ambitieux, follement intrépide,
Pour s'élever au ciel, abandonne son guide.
Trop voisin du soleil, un océan de feux,
De la cire amollit les liens onctueux :
Déjà la plume échappe à ses ailes fondues ;
De ses bras, mais en vain, il frappe encor les nues ;
Il appelle son père, et tombe au fond des mers,
Fameuses par son nom, sa chute, et ses revers.
Son père infortuné, qui déjà n'est plus père,

Dédale cherche au loin le jeune téméraire.
Icare, où te trouver? Il appelle à grands cris
Icare, et sur les eaux voit flotter ses débris.
Il maudit de son art l'invention funeste;
De son malheureux fils il recueille le reste,
Lui dresse dans une île un tombeau de gazon:
Et cette île depuis a conservé son nom.

FÉLICITÉ DES SAINTS.

Par Racine *le fils.*

. . . .

Ah! Qui me donnera l'aile de la colombe?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irois, je volerois dans le sein du repos.
C'est là qu'une éternelle et douce violence
Nécessite des Saints l'heureuse obéissance;
C'est là que de son joug le cœur est enchanté;
C'est là que sans regret l'on perd sa liberté.
Là, de ce corps impur les ames délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et, riches de ces biens que l'œil ne sauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir;
De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ses Saints daigne essuyer les larmes.
C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs;
Le cœur n'a plus alors ni craintes ni desirs.
L'église enfin triomphe; et, brillante de gloire,
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.

Elle chante, tandis qu'esclaves désolés
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives;
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous, au milieu des méchants,
O céleste Sion, faire entendre tes chants?
Hélas! Nous nous taisons; nos lyres détendues
Languissent en silence, aux saules suspendues.
Que mon exil est long! O tranquille cité!
Sainte Jérusalem! O chère éternité!
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure!
Quand irai-je goûter ton adorable paix!
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais!

(*Poëme de la Grâce.*)

ODE

SUR LE TEMPS.

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O temps, être inconnu, que l'ame seule embrasse!
Invisible torrent des siècles et des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'ose, avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.

Quand rien n'étoit encore, enseveli dans l'ombre
De cet abyme sombre
Ton germe y reposoit, mais sans activité.

Du chaos tout à coup les portes s'ébranlèrent,
Des soleils allumés les feux étincelèrent :
Tu naquis ; l'éternel te prescrivit ta loi.
Il dit au mouvement : Du temps sois la mesure.
Il dit à la nature :
Le temps sera pour vous, l'éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence. Oui, l'océan des âges
Roule au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages :
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant aux yeux de l'Eternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain, contre le temps, je cherche une barrière ;
Son vol impétueux me presse, me poursuit :
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue ;
Et mon ame éperdue,
Sous mes pas chancelants, voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images ;
Mon œil épouvanté ne voit que des nuages :
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts ;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées ;
Par-tout les pas du temps empreints sur l'univers.

Cieux, terres, éléments, tout est sous sa puissance;
Mais tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sape les fondements,
Sur des ailes de feu, loin du monde élancée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le temps.

Siècles qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vous appeler; hâtez-vous de paroître:
Au moment où je suis venez vous réunir.
Je parcours touts les points de l'immense durée,
D'une marche assurée;
J'enchaîne le présent, je vis dans l'avenir.

Le soleil, épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux, par degrés, verra tarir la source;
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers, qui, du haut des montagnes,
Roulent dans les campagnes,
Les astres, l'un sur l'autre, un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire,
Et dans cet océan, où tout va se détruire,
Le temps s'engloutira, comme un foible ruisseau.
Mais mon ame immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée,
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites:
C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit?

Toi seul tu le connois; tu lui diras d'éclore :
Mais l'univers l'ignore;
Ce n'est qu'en périssant qu'il doit en être instruit.

Quand l'airain, frémissant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
Que ce signe rapide épouvante vos sens:
A ce bruit tout à coup mon ame se réveille;
Elle prête l'oreille,
Et croit de la mort même entendre les accents.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre?
Vous n'avez qu'un instant pour penser et pour vivre,
Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau!
Avare de ses biens, prodigue de son être,
Dès qu'il peut se connoître,
L'homme appelle la mort, et creuse son tombeau.

L'un, courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance;
L'autre engage, à prix d'or, sa vénale existence;
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux;
Le riche se délivre, au prix de sa fortune,
Du temps qui l'importune;
C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels, cette erreur insensée!
L'homme vit par son ame, et l'ame est la pensée:
C'est elle qui pour vous doit mesurer le temps.
Cultivez la sagesse, apprenez l'art suprême
De vivre avec soi-même;
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instants.

Si je devois, un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses;
Si mon cœur par mes sens devoit être amolli;
O temps, je te dirois, préviens ma dernière heure:
Hâte-toi, que je meure;
J'aime mieux n'être pas, que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques ames;
Si je puis d'un ami soulager les douleurs;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma foible main doive essuyer les pleurs;

O temps, suspends ton vol, respecte ma jeunesse;
Que ma mère, long-temps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour.
Et vous, gloire, vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes âiles
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

(Thomas.)

LA FLEUR.

Stance.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fus l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.
La même faux nous moissonne,
Nous cédons au même dieu:

Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.
L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur.

LA MORT D'HECTOR.

Par Luce de Lancival.

POLYDAMAS A PARIS.

Dans les chams phrygiens, l'ordre du sage Énée
Tenoit de nos guerriers la vaillance enchaînée ;
Sortis de leurs remparts jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différents chefs les Grecs étoient rangés:
Entre eux et les Troyens s'étend un large espace
Où vont lutter la force, et l'adresse et l'audace :
Les deux camps sont muets, et du combat fatal
Chacun desire, attend, redoute le signal.
Si tôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière.
« Le voilà, dit Achille, enflammé de colère !
« Viens, ton sang va payer le sang de mon ami :
« Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi.
« C'est Hector que je veux ! » — C'est Hector qui t'immole,
Lui répond votre frère; il dit, et son trait vole,
Atteint le bouclier, y reste suspendu.
Achille est ébranlé du choc inattendu :

Il prend son javelot, dans les airs le balance ;
Et de tout son effort à son tour il le lance.
Mais Hector le prévoit, et le coup est paré :
Du trait de son rival chacun s'est emparé.
Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne :
Il brise sa cuirasse; et le fer repoussé,
Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Leur sang, plus d'une fois, avoit rougi la terre,
Ils luttoient tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé ;
Et Jupiter entre eux n'avoit point prononcé,
Lorsque, suivi d'Hélène, accourut votre père ;
Il s'écrie : à sa vue, on s'agite, on espère ;
Et déjà deux hérauts plaçoient en même temps
Leur sceptre pacifique entre les combattants.
Mais Achille frémit de perdre sa victime :
Son courage, ou plutôt sa fureur se ranime ;
Il presse Hector; Hector résiste, mais soudain
Son fer se brise, éclate, échappe de sa main...
Que pouvoit sa vaillance?...Il est atteint !... Il tombe.
Troie entière descend avec lui dans la tombe.....
La mort d'Hector n'a point désarmé le vainqueur :
Tournez les yeux, voyez un spectacle d'horreur !
Voyez après son char dégouttant de carnage,
Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés la rage,
Notre Hector suspendu ! Son front défiguré,
Ce front terrible aux Grecs, des Troyens adoré,
Roule et sillonne au loin la fange qui le souille ;
De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille

Sème de ses débris le sol ensanglanté :
Ulysse, Ulysse même en est épouvanté.
Achille, l'œil terrible et la main menaçante,
Presse, à coups redoublés, vers les rives du Xanthe
Ses coursiers qui, toujours dociles à sa voix,
Refusent d'obéir pour la première fois.
L'impitoyable Achille, orgueilleux de son crime,
Sourit d'un air affreux à sa pâle victime,
Triomphe d'un cadavre, et, bravant touts les dieux,
De son sang qui ruisselle il enivre ses yeux.

UN PÈRE A SON FILS,

SUR LA RELIGION, L'AMITIÉ, LA GLOIRE, ET LES LOIS.

Par CHAMPFORT.

O TOI, fille des cieux que l'univers adore !
Toi, qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore,
Sainte religion, dont le regard descend
Du créateur à l'homme, et de l'être au néant !
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui pour notre bonheur unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Éternel.

Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
Plaisir de touts les temps, vertu de touts les âges !
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs,

Des monstres ont maudit sa féconde influence ;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence,
Ont haï l'Éternel. Amitié, qui jamais
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits?

Le ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre passion plus rare et plus sublime,
Aliment des vertus, ame des grands desseins:
C'est ce noble desir d'être utile aux humains,
D'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire,
Le plus beau des besoins, le besoin de la gloire ;
Impérieux instinct que des dieux bienfaiteurs,
Par pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.

Mais qui cherche la gloire a besoin qu'on l'éclaire.
Il en est une, hélas, criminelle ou vulgaire,
Que le foible poursuit, qu'encense le pervers,
Qui, sous differents noms, fléau de l'univers,
Arme le conquérant, lui commande les crimes,
Dicte au sage insensé de coupables maximes,
Aiguise le poignard, prépare le poison,
Pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom.

Prestige d'un instant, vaine et cruelle idole,
Non, ce n'est point à toi que le sage s'immole ;
Ses jours dans les travaux ne sont point consumés
Pour laisser quelques pas sur le sable imprimés.
Mais servir, éclairer le genre humain, qu'il aime,
En recherchant sur-tout l'estime de soi-même ;
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de son cœur:
Voilà quelle est sa gloire et quelle est sa grandeur.

pulence,
rrogance,
grands salons.
n sa misère
ur la terre,
ans pressé,
victoire,
e sa gloire,
t, déjà lassé,
resque effacé,
pendant l'orage,
r son passage,
sa foible main,
on âge,
rir de faim !
d'argile,
n asile !
ux, dangereux,
ier pour eux.
ne à m'apparoître,
, ô dieux !
rte, et fenêtre :
é du traitre,
ennuyeux.

A MES PÉNATES.

Par Ducis.

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer :
O mes Pénates, mes dieux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer !
Si mes mains, pour vous fêtoyer,
De gâteaux ne sont point avares ;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux ;
Ah! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds, et sur nos verrous :
Non point par la peur des filous,
Car que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors ni bijoux;
Je veux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts ; les voici touts :
Qu'un peu d'aisance entre chez nous,
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devroit se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,

Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands salons.
Oh ! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant, déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa foible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim !
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asile !
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparoître,
Exaucez ma prière, ô dieux !
Fermez vite, et porte, et fenêtre :
Après m'avoir sauvé du traitre,
Défendez-moi de l'ennuyeux.

LE SUPPLICE DES TEMPLIERS.

Par Raynouard.

Un immense bûcher dressé pour leur supplice
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier :
Mais le grand-maître arrive ; il monte, il les devance.
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance ;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie.
« François, souvenez-vous de nos derniers accents :
« Nous sommes innocents, nous mourons innocents.
« L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
« Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
« Que le foible opprimé jamais n'implore en vain ;
« Et j'ose t'y citer, ô pontife romain !
« Encor quarante jours... je t'y vois comparoître. »
Chacun en frémissant écoutoit le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi !
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi!
« Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée;
« Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »
(*au Roi.*)
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.

e tout côté s'étend la terreur, le silence.
semble que du ciel descende la vengeance.
es bourreaux, interdits, n'osant plus approcher;
ls jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
t détournent la tête.... Une fumée épaisse
ntoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
out à coup le feu brille. A l'aspect du trépas,
es braves chevaliers ne se démentent pas:
)n ne les voyoit plus, mais leurs voix héroïques
hantoient de l'Éternel les sublimes cantiques;
lus la flamme montoit, plus ce concert pieux
'élevoit avec elle et montoit vers les cieux.
otre envoyé paroît, s'écrie.... Un peuple immense,
roclamant avec lui votre auguste clémence,
Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé....
Mais il n'étoit plus temps.... les chants avoient cessé.

HERMINIE CHEZ LES BERGERS.

Par M. Baour-Lormian.

Dans une forêt sombre Herminie emportée,
Au gré de son coursier, fuyoit épouvantée.
Pâle, d'horreur saisie, elle vole; et le frein
S'échappe tout à coup de sa tremblante main.
Mais de l'antique bois les défilés sans nombre,
Ses détours sinueux, et l'épaisseur de l'ombre,
La dérobent enfin aux regards des soldats
Que l'ardent Polidor attachoit à ses pas.
Ainsi que des chasseurs qu'un cerf rapide lasse

Se retirent honteux d'avoir perdu sa trace ;
Ainsi tout haletants, Polidor et les siens
Regagnent en courroux les pavillons chrétiens.
Cependant Herminie, encore intimidée,
Par un destin propice en fuyant secondée,
Et n'osant s'assurer si quelqu'un la poursuit,
Sans guide, sans conseil, erre toute la nuit ;
Et, tout le jour suivant, s'abandonne incertaine
A l'instinct du coursier dont la fougue l'entraîne.
Mais lorsque le soleil, ne dorant plus les cieux,
Dételle les coursiers de son char radieux,
Aux bords que le Jourdain d'une eau limpide arrose
Elle s'arrête enfin, descend, et se repose.
Là, cette infortunée, en ses vives douleurs,
Se nourrit de sanglots, et s'abreuve de pleurs,
Jusqu'à l'heure tranquille où, déployant ses ailes,
Le sommeil, seul trésor des misères mortelles,
Vient rafraîchir ses yeux d'un souffle caressant,
Et lui verse l'oubli des maux qu'elle ressent.

Si tôt que dans les cieux, dont la voûte s'argente,
Éclate la fraîcheur de l'aube diligente,
La sensible Herminie, au doux chant des oiseaux,
Au murmure des bois, du zéphyr, et des eaux,
S'éveille, ouvre ses yeux languissants et timides.
Des perles du matin ces campagnes humides
Lui montrent quelques toits de chaume recouverts.
Tout à coup du milieu de ces ombrages verts
S'élève je ne sais quelle vague harmonie
Qui mollement s'unit aux plaintes d'Herminie.

Il lui semble d'abord que l'onde, les rameaux,
Gémissent autour d'elle, et parlent de ses maux;
Elle pleure, et bientôt les sons de la musette
Rassurent son oreille un moment inquiète :
Surprise, elle se lève, et s'avance à pas lents.
Un vieillard entouré de ses troupeaux bêlants,
Sous un ombrage frais, écoute trois bergères
Dont la voix se marie aux flûtes bocagères.
Pour charmer ses loisirs, il travaille, et l'osier
S'arrondit sous ses mains en rustique panier.

Tous ces bons villageois, à l'aspect d'une armure,
Tremblent... Mais Herminie aussitôt les rassure,
Les salue avec grâce, et découvre à leurs yeux
L'albâtre de son front et l'or de ses cheveux.
« Vous que chérit le ciel, d'une foible mortelle,
« O fortunés pasteurs, ne craignez rien, dit-elle :
« Continuez en paix vos travaux et vos chants;
« Je ne viens point troubler des plaisirs si touchants.
« Mais vous, mon père, vous, comment, lorsque la guerre
« Fait au bord du Jourdain éclater son tonnerre,
« Pouvez-vous habiter ce tranquille séjour,
« A l'abri des fléaux qui grondent alentour?

« — Mon fils, lui répond-il, le bruit de ces ravages
« N'a pas encor troublé nos paisibles rivages;
« Ma famille, mes champs, mes troupeaux, mes vergers,
« Jusqu'ici de la guerre ignorent les dangers.

« Soit qu'en effet du ciel la suprême puissance,
« D'un peuple de bergers protège l'innocence ;
« Soit que touts ses fléaux, déchaînés à la fois,
« Éclatent seulement sur la tête des rois,
« Comme, loin des vallons, la foudre, en sa colère,
« Frappe des hauts rochers la cime séculaire ;
« La fureur des soldats et leur avidité
« S'éloigneront toujours de notre pauvreté,
« Seul rempart, seul asile où notre paix se fonde.
« Mais cette pauvreté, si vile aux yeux du monde,
« Est si chère à mon cœur que je ne voudrois pas
« L'échanger pour le sceptre et l'or des potentats.
« Loin de moi les grandeurs ! Loin de moi les richesses !
« J'aime mieux la nature et ses humbles largesses.
« Touts ces mets que des grands repousse le dédain,
« Le lait de mon troupeau, les fruits de mon jardin,
« Et les simples trésors que cette plaine étale,
« Suffisent chaque jour à ma table frugale,
« Où mes enfants et moi, sans craindre le poison
« Qu'à la table des rois verse la trahison,
« Nous buvons à longs traits l'eau fraîche d'une source
« Dont le riant cristal s'épure dans sa course.
« Avec peu de désirs on a peu de besoins :
« Ici nuls serviteurs ne me vendent leurs soins ;
« Mes troupeaux sont gardés par ma jeune famille ;
« De santé, de fraîcheur, à vos yeux elle brille :
« Tandis qu'elle préside aux rustiques travaux,
« Je vois bondir les cerfs, folâtrer les chevreaux,
« Les poissons se jouer dans la fraîcheur de l'onde,

« Et, lorsque du soleil la lumière féconde
« Luit au sein des vallons tout parsemés de fleurs,
« Mille oiseaux déployer leurs mobiles couleurs.

« Autrefois, je l'avoue, en ma folle jeunesse,
« Âge où les vains desirs étouffent la sagesse,
« Égaré par des vœux au bonheur étrangers,
« Dédaignant la houlette et le toit des bergers,
« J'ai déserté ces bois, témoins de ma naissance;
« J'ai contemplé Memphis dans sa magnificence;
« Et, des ambitieux habitant le séjour,
« Vécu près du Calife et servi dans sa cour.
« Là, de ses grands jardins dirigeant la culture,
« Mes yeux ont vu de près la fraude et l'imposture.
« Dans le fond de mon cœur je dévorai long-temps
« Les mépris orgueilleux, les rebuts insultants.
« Mais avec mes beaux jours, flétris dans la souffrance,
« Quand j'eus vu des grandeurs s'envoler l'espérance,
« Je dis : adieu, palais ; adieu, faste des cours!
« Et, de mes bois amis implorant le secours,
« Je vins leur demander un destin plus prospère,
« Habiter sous le toit où naquit mon vieux père,
« Et, de mes vains desirs enfin désabusé,
« Retrouver ce bonheur que j'avois méprisé. »

Cependant Herminie, étonnée, attentive,
Recueille ce discours dont l'attrait la captive.
De ce sage vieillard la candeur, les accents,
Apaisent par degrés l'orage de ses sens.
Elle veut désormais, en cette solitude,

Reposer de ses jours la longue inquiétude.
« Bon vieillard, lui dit-elle, ô vous que dans ces lieux
« Protègent la clémence et la bonté des Cieux,
« Daignez me recevoir en votre humble cabane.
« Peut-être, des ennuis où le sort me condamne,
« Je verrai par vos soins diminuer le poids,
« Et mon cœur se calmer à votre douce voix.
« Si l'or, les diamants, idole du vulgaire,
« Au déclin de vos jours vous peuvent satisfaire....
« Mais des trésors du monde à jamais détaché,
« De leur frivole éclat vous n'êtes plus touché. »
Elle lui conte alors les peines qu'elle endure;
Mais cache de son cœur la secrète blessure.
Le vieillard attendri pleuroit en l'écoutant;
Il console Herminie, et lui-même à l'instant
Jusque vers son foyer la guide et l'accompagne.
Touts deux y sont reçus par sa vieille compagne,
Qui depuis quarante ans partage son bonheur;
Le ciel aux deux époux a fait un même cœur.
A la belle étrangère ils prodiguent ensemble
Les mets hospitaliers que leur jardin rassemble.
Herminie, à la fin d'un agreste repas,
D'un grossier vêtement a voilé ses appas.
Mais son port, ses regards, trahissent son attente:
Ce n'est pas des forêts une simple habitante;
Ces traits majestueux et charmants à la fois
Révèlent Herminie et la fille des rois.
Aux rustiques travaux sa beauté se dévoue;
Si tôt que du matin le frais zéphyr se joue
Dans l'épaisseur des bois et sur les prés fleuris,

Elle conduit les pas de ses troupeaux chéris ;
La houlette à la main tout le jour les promène ;
Au bercail protecteur chaque soir les ramène,
Et demande aux brebis soumises à ses lois
Le tribut d'un lait pur fumant entre ses doigts.

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE.

Par Voltaire.

L'horizon se couvroit des ombres de la nuit :
L'infortuné vieillard qu'un dieu même a conduit,
Entre et paroît soudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector, en ce moment, tranquille,
Par un léger repas suspendoit ses douleurs :
Il se détourne, il voit, les yeux baignés de pleurs,
Ce roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
Que le fardeau des ans ; que la douleur accable,
Exhalant à ses pieds ses sanglots et ses cris,
Et lui baisant la main qui fit périr son fils.
Il n'osoit sur Achille encor jeter la vue ;
Il vouloit lui parler, et sa voix s'est perdue.
Enfin, il le regarde ; et, parmi les sanglots,
Tremblant, pâle, et sans force, il prononce ces mots :
« Songez, Seigneur, songez que vous avez un père. »
Il ne put achever.... Le héros sanguinaire
Sentit que la pitié pénétroit dans son cœur.
Priam lui prend les mains : « Ah, prince ! Ah, mon vainqueur,
« J'étois père d'Hector, et ses généreux frères

« Flattoient mes derniers jours, et les rendoient prospères.
« Ils ne sont plus ; Hector est tombé sous vos coups...
« Puisse l'heureux Pélée entre Thétis et vous
« Prolonger de ses ans l'éclatante carrière !
« Le seul nom de son fils remplit la terre entière ;
« Ce nom fait son bonheur autant que son appui :
« Vos honneurs sont les siens ; vos lauriers sont à lui.
« Hélas ! Tout mon bonheur et toute mon attente
« Est de voir de mon fils la dépouille sanglante ;
« De racheter de vous ces restes mutilés,
« Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés :
« Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
« Achille, accordez-moi cette grâce funeste ;
« Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux.
Le héros, qu'attendrit ce discours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
« Tous nos jours sont tissus de regrets et d'alarmes,
« Lui dit-il. Par mes mains les dieux vous ont frappé.
« Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
« Mourant avant le temps, loin des yeux de mon père,
« Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
« J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi ;
« Vous perdez votre fils, et je perds un ami. »

LE COIN DU FEU.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde ;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde.
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en cent lieux nos esprits dissipés.
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie.
Auprès de nos foyers notre ame recueillie
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher.
Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là, courent à la ronde, et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux ;
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connoissances.
Là s'épanche le cœur ; le plus pénible aveu,
Long-temps captif ailleurs, échappe au coin du feu.
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parens, les maris,
Qui vivoient séparés sous les mêmes lambris.
En vain des deux côtés la mésintelligence
Amène le soupçon, le dégoût, la vengeance,
Le fol entêtement, l'inflexible roideur,
Et la froide réserve au visage boudeur ;
Là vient se renouer la douce causerie.
Chacun en la contant recommence sa vie :
L'un redit ses combats, un autre son procès ;

Cet autre ses amours; d'autres, plus indiscrets,
Comme moi, d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence.

Le foyer, du talent est aussi le berceau.
Là, je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
Le luth mélodieux, l'industrieuse aiguille;
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille.
Vous dirai-je ces jeux dont les amusements,
De la journée oisive occupent les moments,
Abrègent la soirée, et prolongent la veille?
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux débats, tempère la gaîté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs par deux rivaux la raquette empaumée
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui, toujours arrivant, et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours,
Retombe quelquefois, et, par un coup habile,
Relevée aussitôt, reprend son vol agile.
La beauté quelquefois se mêle à ces combats,
Et se plaît à montrer la rondeur d'un beau bras.
Ailleurs, un jeune aveugle, un bandeau sur la tête,
Poursuit, saisit, devine et nomme sa conquête;
Et souvent dans ces jeux l'heureux colin-maillard
Trouve mieux qu'il ne cherche, et rend grâce au hasard.

Des tablettes ailleurs étalent à la vue
Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue ;
Et des journaux malins font passer les auteurs,
Des bravos du parterre, au rire des lecteurs.
Là, sont accumulés, pour amuser les belles,
Histoires et romans, et contes et nouvelles.
Là, chacun, s'endormant sur les rêves d'autrui,
Peut changer de sottise, et choisir son ennui.
Enfin au coin du feu nos aimables convives
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets :
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune ;
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez ;
Et touts, contre l'hiver, touts font cause commune.
Suis-je seul ? Je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu.
J'agace mes tisons ; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu le savant édifice.
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidelles,
Partent, en pétillant, des milliers d'étincelles.
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
Que m'importe du nord les fougueux tourbillons ?
La neige, les frimas, qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête, et d'insulter au vent !
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protège,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige !

Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.

Mon cœur devient-il triste, et ma tête pesante ?
Eh bien, pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne ;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne ;
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun :
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination, de tes douces chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer !
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi ce chêne en feu nourrit ma rêverie.
Quelles mains l'ont planté ? Quel sol fut sa patrie ?
Sur les monts escarpés bravoit-il l'aquilon ?
Bordoit-il le ruisseau ? Paroit-il le vallon ?
Peut-être il embellit la colline que j'aime ;
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup je l'anime : à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant ;
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillages ;
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt, environné d'auteurs que je chéris,

Je prends, quitte et reprends mes livres favoris.
A leur feu tout à coup ma verve se rallume ;
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence, et la nuit.
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit;
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, sur mon fauteuil, le voyage du monde.
Agréable pensée! Objets délicieux!
Charmez toujours mon cœur, mon esprit, et mes yeux:
Par vous tout s'embellit, et l'heureuse sagesse
Trompe l'ennui, l'exil, l'hiver, et la vieillesse.

(Delille.)

LE CZAR, A L'HOTEL DES INVALIDES.

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,
Semble, de ces beaux lieux où son onde serpente
S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
D'un immense palais le front majestueux,
Arrondi dans la nue en dôme somptueux,
S'élève et peuple au loin la rive solitaire.
Pierre y porte ses pas. La pompe militaire,
Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats :
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.
« Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,

Lui dit Le Fort : jadis, pour soutenir ses jours,
Réduit à mendier d'avilissants secours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avoit pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir;
L'État qu'il a vengé daigne enfin le nourrir:
Louis à touts les rois y donne un grand exemple.
« — Entrons dit le héros. » Touts étoient dans le temple,
C'étoit l'heure où l'autel fumoit d'un pur encens;
Il entre, et de respect tout a frappé ses sens.
Ces murs religieux, leur vénérable enceinte;
Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte;
Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés;
D'autres, flétris par l'âge et de sang épuisés,
Sur leurs genoux tremblants pliant un corps débile;
Ceux-ci courbant un front saintement immobile;
Tandis qu'avec respect sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,
Touchoient l'humble pavé de leur tête guerrière,
Et leurs cheveux blanchis rouloient sur la poussière.
Le Czar avec respect les contempla long-temps.
« Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants!
Ces bras victorieux, glacés par les années,
Quarante ans, de l'Europe ont fait les destinées.
Restes encor fameux de tant de bataillons,
De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.
Que vous me semblez grands! Le sceau de la victoire
Sur vos ruines même imprime encor la gloire:
Je lis touts vos exploits sur vos fronts révérés:

Temples de la valeur, vos débris sont sacrés.
Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense,
Où d'un repas guerrier la frugale abondance,
Aux dépens de l'état, satisfait leur besoin.
Pierre de leur repas veut être le témoin,
Avec eux dans la foule il aime à se confondre,
Les suit, les interroge; et fiers de lui répondre,
De conter leurs exploits, ces antiques soldats
Semblent se rajeunir au récit des combats.
Son belliqueux accent émeut leur fier courage.
« Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage;
Car je suis un guerrier, un soldat comme vous. »
D'un regard attentif ils le contemploient touts,
Et son front désarmé leur parut redoutable.
Tout à coup le monarque approchant de leur table,
Du vin dont leurs vieux ans réchauffoient leur langueur,
Dans un grossier cristal épanche la liqueur;
Et, la coupe à la main, debout, la tête nue,
« Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue! »
Il boit en même temps. Les soldats attendris
A ce noble étranger répondent par des cris.
Touts ignoroient son nom, son pays, sa naissance,
Mais de son fier génie ils sentoient la puissance;
Leur troupe avec honneur accompagne ses pas:
Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

(Thomas, *Pétréide.*)

Louis XIV raconte au Czar comment les arts, sous son règne, s'élevèrent à un

si haut point de perfection et de grandeur.

Mon palais, des beaux-arts devint le sanctuaire;
L'époque de ma gloire annonça leurs travaux,
Et fit naitre un essaim de célèbres rivaux,
Qui touts, encouragés par d'utiles dépenses,
Par ces regards d'un roi, qui sont des récompenses,
A mes nobles desirs, offroient de toutes parts
Le luxe ingénieux des talents et des arts.
Mais je leur demandai, dans ma brillante jeunesse,
Un luxe de grandeur et non pas de mollesse.
J'ennoblis le pinceau, l'aiguille, et le burin;
On vit les vieux héros renaitre sur l'airain;
Les marbres, les métaux, le porphyre, et l'albâtre,
Ajoutant au respect d'une cour idolâtre,
Consacrèrent aux yeux les palais de ces rois
Et l'humble architecture agrandie à ma voix,
Relevant par degrés son front de la poussière,
Étonna le François de sa majesté fière:
J'imprimai mon génie à ces travaux heureux,
Et mon règne éclatant se réfléchit sur eux.
Prince, dans ces talents qui brilloient à ma vue,
Je vis une grandeur qui m'étoit inconnue,
Qui ne se transmet point avec les droits du sang,
Qui seule n'attend rien des caprices du rang.
Je me sentis frappé de ce grand caractère,
Et dès-lors le génie eut le droit de me plaire.
Je ne le craignis point: sans être son rival,
En le récompensant, je devins son égal.

Ma main avoit sur lui répandu ses largesses.
Mais pour lui c'est trop peu que de viles richesses;
Les arts, d'un prix honteux seroient humiliés,
Les arts seroient flétris, s'ils n'étoient que payés.
J'ennoblis la richesse en y mêlant la gloire:
Elle appartient aux arts, ainsi qu'à la victoire.
De ce brillant salaire, heureux dispensateur,
Je fus sourd à la brigue, à l'obscur délateur.
C'est aux cris de la haine et de la calomnie,
Que souvent dans les arts j'aperçus le génie.
A l'ignorance oisive, à l'orgueil insolent,
Mon regard commanda le respect du talent;
Je le sus honorer, loin même de la France.
Qu'importe le pays qui lui donne naissance?
Un grand homme n'est plus un étranger pour moi;
Par mes bienfaits, au moins, je veux être son roi.
Ces bienfaits, ces honneurs, créèrent des miracles;
On soutint les travaux, on franchit les obstacles;
Par un sublime essor le François s'élevant,
Un peuple de vainqueurs fut un peuple savant.

(Thomas, *Pétréide*.)

JEANNE D'ARC AU DUC DE BEDFORD.

. . . .

. . . . . . Si, dans ce jour, une aveugle furie,
Prince, par ses clameurs, n'attaquoit que ma vie,
Celle qu'à la vengeance on veut sacrifier
Dédaigneroit le soin de se justifier.

Mais au Dieu dont je tiens ma force et mon cou-
rage,
Guerrière, je dois rendre un noble témoignage :
Je le dois, je le veux ; et ma voix, sans détours,
De ma vie à vos yeux va présenter le cours.
Mon nom vous est connu... Depuis que je suis née,
L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.
Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau.
Non loin de Vaucouleurs, quelques prés, un trou-
peau,
Des auteurs de mes jours composoient la richesse ;
Le travail de leurs mains nourrissoit leur vieillesse.
Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,
Mon enfance croissoit dans la simplicité ;
Et, bergère comme eux, j'errois sur les montagnes,
Chantant le nom du Dieu qui bénit les campagnes.
Chaque jour cependant, jusqu'à nous apportés,
Des bruits affreux troubloient nos hameaux attristés.
On disoit qu'inondant et nos champs et nos villes,
L'Anglois, à la faveur de nos haines civiles,
Alloit bientôt, brisant nos remparts asservis,
Saper les fondements du trône de Clovis,
Et de la Loire enfin franchissant la barrière,
Sur les murs d'Orléans arborer sa bannière.
Des maux de mon pays en secret tourmentée,
Tout mon cœur s'indignoit, jour et nuit agitée ;
Et du bruit des combats, au milieu des prairies,
Seule, j'entretenois mes longues rêveries.
Un soir (il m'en souvient), de la cime des monts,
L'orage, en s'étendant, menaçoit nos vallons ;

Tout auprès de là l'ombre d'un chêne antique
Protégeoit du hameau la chapelle rustique :
J'y cours, et sur la pierre où j'implorois les cieux,
Le sommeil malgré moi vint me fermer les yeux.
Tout à coup, de splendeurs et de gloire éclatante,
Du céleste séjour une jeune habitante,
La houlette à la main, se montre devant moi.
« Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi !
« Du souverain des cieux l'ordre vers toi m'amène :
« Geneviève est mon nom ; les rives de la Seine
« Me virent, comme toi, conduire les troupeaux.
« Quand du fier Attila les funestes drapeaux
« D'un nuage sanglant déjà couvroient la France,
« Ma voix, au nom du ciel, promit sa délivrance.
« Le ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui :
« Du trône des François, va, sois l'heureux appui.
« Le Dieu qui, des bergers empruntant l'entremise,
« Jadis arma David et dirigea Moïse,
« Dans les murs de Fierbois, au pied des saints autels,
« Cacha depuis long-temps aux regards des mortels
« Le glaive qui, remis aux mains d'une bergère,
« Doit briser les efforts d'une armée étrangère.
« En secret, informé par un avis des cieux,
« Déjà Valois attend le bras victorieux
« Que suscite pour lui leur faveur imprévue.
« Pleine d'un feu divin va t'offrir à sa vue :
« Marche ; Orléans t'appelle au pied de ses remparts :
« Marche ; à ta voix, l'Anglois fuira de toutes parts,
« Et le temple de Reims verra, dans son enceinte,
« Sur le front de ton roi s'épancher l'huile sainte. »

L'immortelle, à ces mots, remonte dans les airs.
Et moi, le cœur ému de sentimens divers,
Je m'éveille incertaine, et n'osant croire encore
Au choix trop éclatant dont l'Éternel m'honore.
Mais trois fois, quand la nuit ramène le repos,
Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots :
« Humble fille des champs, lève-toi !.. Dieu t'appelle
« Au ciel, à ton pays, tremble d'être infidelle !... »
Je cède enfin ; je pars, respirant les combats...
Le frère de ma mère accompagnoit mes pas.
J'avois atteint le front des collines prochaines...
Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,
Par un dernier regard, j'adressai mes adieux ;
Et le toit paternel disparut à mes yeux....
. . . . Au travers du trouble et du ravage,
Vers la cour de Valois le ciel m'ouvre un passage.
J'arrive. On m'interroge ; on doute de ma foi,
Mais les pontifes saints ont rassuré mon roi.
Je parois à ses yeux. Sans crainte, sans audace,
J'entre. Un de ses guerriers est assis à sa place ;
Lui-même, au milieu d'eux il siége confondu.
Mais un esprit céleste, à mes yeux descendu,
Me le montroit du doigt, et planoit sur sa tête.
J'approche, et devant lui je m'incline et m'arrête ;
Des cieux, à haute voix, j'annonce les décrets...
« Oui, me dit-il, commande ; et mes guerriers sont prêts
« A suivre sur tes pas l'ardeur qui les transporte. »
Il dit, et de Fierbois, à son ordre, on m'apporte
Le glaive qui bientôt doit venger les François.

Nous partons... Mais pourquoi retracer nos succès?
Jeune et foible instrument de la faveur céleste,
Je marchois, je parlois... Dieu seul a fait le reste.

M. d'Avrigny ; *tragédie de Jeanne d'Arc à Rouen*.

CIRCÉ.

Cantate par J. B. Rousseau.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.
Là, ses yeux errant sur les flots,
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

« Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas ;
Tourne un moment tes yeux sur ces climats :
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal ! Ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux, est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris?

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas;
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas. »

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers.
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres :
es manes effrayés quittent leurs monuments ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements ;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.
Inutiles efforts ! Amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime :
L'Amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même ;
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême ;
Lui seul ne connoît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour ;
L'Alcyon fuit devant Eole,
Eole le fuit à son tour :
Mais si tôt que l'amour s'envole,
Il ne connoit plus de retour.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM,

Poëme.

Fidelle adorateur de l'arbitre suprême,
Craint, respecté des rois, plus grand que les r
mêm.,
Opulent sans orgueil, vertueux sans effort,
Abraham jouissoit du plus illustre sort.
Un fils, de ses vertus imitateur docile,
Et fruit miraculeux d'une couche stérile,
Un fils, à l'Éternel consacré comme lui,
Étoit de sa vieillesse et l'espoir et l'appui.
Quel appui, quel espoir! Un oracle adorable
Lui promet en ce fils une race innombrable,
Un peuple redouté, fidelle, florissant,
Et toujours protégé du bras du Tout-Puissant.
Mais toi qui dans són cœur lis sa reconnoissance,
Grand Dieu, qu'exiges-tu de son obéissance?
Veux-tu le rendre encore, en éprouvant sa foi,
Plus digne des bienfaits qu'il a reçus de toi?
Sur le sommet d'un mont, dit le souverain Maître,
Qu'à des signes certains je te ferai connoître,
Conduis cet Isaac si tendrement aimé,
Et que ta main l'immole au Dieu qui l'a formé.
Quel ordre! Quel arrêt! Quelle atteinte soudaine!
Ah! Le cœur d'Abraham ne la soutient qu'à peine.
Quoi, ce fils pour qui seul il aime encor le jour,
Le fruit de tant de vœux, l'objet de tant d'amour

a doit s'accomplir la promesse immortelle,
ērir . et périr sous la main paternelle!
père! Ainsi donc tu pourras te trahir!
quand son Dieu commande, il ne sait qu'obéir.
i qui vois, dit-il, la douleur qui me presse,
d Dieu, calme mon trouble et soutiens ma foiblesse!
ondamnes mon fils; je vais te l'immoler:
pardonne à mes pleurs quand son sang va couler;
peuvent t'offenser, mon cœur les désavoue;
ie dans tes rigueurs il t'admire, il te loue.
, la nature en vain murmure de ta loi.

ui suis-je, grand Dieu, pour me plaindre de toi?
arrêts pourroient-ils n'être pas légitimes?
arois-tu plus le droit de choisir tes victimes?
ils que tu proscris fut un don de ta main,
ı peut-être chéri d'un amour trop humain:
squ'elle le reprend, résigné, je l'adore.
'elle ajoute à mes maux, si leur excès t'honore.
is d'un frivole espoir m'aurois-tu donc flatté?
urrois-tu n'être plus le Dieu de vérité?
peuple qu'Isaac... Loin, raison téméraire!
ternel a parlé, c'est à toi de te taire.
n, Seigneur, Abraham n'en croira que sa foi.
lit, et n'écoutant que la suprême loi,
sterné, mais toujours fidelle et magnanime,
ns le sein de la nuit part avec la victime:
r leurs pas est conduit le fatal appareil.
ois fois ils ont vu naître et mourir le soleil.

O jours! O nuits! Enfin, l'aspect du lieu terrible
Frappe l'œil d'Abraham, perce son cœur sensible.
Loin, stupide vertu! Ce qui fait le héros
N'est pas moins de sentir que de vaincre ses maux.
Sans suite, sans témoins, sur le mont redoutable,
Le feu, le glaive en main, ce père déplorable,
Dévorant des sanglots qu'il a peine à cacher,
Conduit son Isaac courbé sous son bûcher.
Ils montent : chaque pas exerce sa constance;
Son cœur souffre, gémit, mais jamais ne balance.
Au sommet arrivés, un autel est construit;
Mais son fils de son sort n'est pas encore instruit.
O douleur! Il l'embrasse, et sur son sein le presse,
Fixe sur lui des yeux accablés de tristesse,
S'attendrit, fond en pleurs, sent expirer sa voix.
Mon fils, dit-il enfin, le trouble où tu me vois,
Les pleurs que je répands, le transport qui m'anime,
Tout doit t'instruire, hélas, du choix de la victime!
L'Éternel... Sans mourir puis-je te l'annoncer?
L'Éternel veut ton sang... Ma main doit le verser.
— La victime avec joie à vos coups s'abandonne;
Frappez, dit Isaac, puisque Dieu vous l'ordonne.
De m'apprendre mon sort deviez-vous différer?
Mon père, avez-vous craint de m'en voir murmurer?
Le Seigneur a parlé; sa victime l'adore;
Et je meurs trop heureux, si mon trépas l'honore.
Je sais qu'un autre sort vous fut promis en moi;
Mais quel sort est plus beau que d'accomplir sa loi?
J'ai vécu sans remords, j'expirerai sans crainte.
Je sens le poids du coup dont votre ame est atteinte

Mais à votre vertu son bras l'a mesuré ;
Ainsi de vos pareils il doit être honoré.
Que votre foi s'anime, et que vos larmes cessent.
A ces mots il échappe à ses bras qui le pressent ;
Sans trembler, sur l'autel se prosterne à genoux :
En expirant, grand Dieu, je bénirai tes coups.
Abraham, éperdu, troublé, hors de lui-même,
Et près de succomber à sa douleur extrême,
Sur son fils qui bientôt doit tomber sous sa main,
Jette un regard perçant, qu'il détourne soudain.
Son cœur saisi d'effroi, de cruauté s'accuse :
La nature tremblante à son bras se refuse.
Mais du père bientôt le fidelle est vainqueur :
Animé d'un saint zèle, il fait taire son cœur,
Avance, prend le fer, lève le bras... Arrête,
Crie une voix des cieux, et respecte sa tête.
J'en ai juré par moi-même, a dit le Tout-Puissant ;
Puisque j'ai vu ton bras, fidelle, obéissant,
Immoler ce cher fils à ta foi généreuse,
Je te bénis ; ta race illustre, et plus nombreuse
Que les astres des cieux et les sables des mers,
Par son sort de ma gloire instruira l'univers ;
Et c'est en elle enfin que, trop long-temps proscrites,
Toutes les nations seront un jour bénites.
Cieux, louez l'Éternel : il ne daigne ordonner
D'héroïques efforts que pour les couronner.

MORALITÉ.

Par M. A. Lefort, Professeur.

Réponse de deux jeunes personnes accusées de philosophie, *parce qu'elles avoient l'amour de l'Étude et de l'Instruction.*

Adorer un seul Dieu dont le monde est l'ouvrage;
A la religion rendre un fidelle hommage;
Attendre un avenir, appui du malheureux,
Effroi du criminel, espoir du vertueux;
Obéir sans réserve à ce guide infaillible,
Qui du bien et du mal est le juge inflexible;
Honorer et chérir les auteurs de ses jours;
Recevoir leurs conseils, s'y conformer toujours;
Respecter le malheur, soulager son semblable,
Consoler l'affligé, plaindre l'homme coupable;
Ne jamais prononcer sur les fautes d'autrui;
Car, qui peut se flatter d'être meilleur que lui?
Du bien que l'on répand ne pas se faire gloire,
De celui qu'on reçoit conserver la mémoire;
Au sein de la fortune être sans vanité,
Et, pour se préparer contre l'adversité,
Fonder sur ses talents le repos de sa vie:
Telle est, si vous voulez, notre philosophie.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE RECUEIL.

Note de l'Éditeur. Page 5
Les Fleurs, idylle de madame Deshoulières. 7
Épitre à mon habit, par Sedaine. 9
La Piété filiale, idylle de Léonard. 11
Ruth, églogue tirée de l'Écriture-Sainte, par Florian. 13
Le Sacrifice des petits Enfants, idylle de Léonard. 20
Éloge de la Vie champêtre, tiré des Géorgiques de Virgile, et traduit par Delille. 24
Ode à la Fortune, par J. B. Rousseau. 27
Aristée, épisode tiré des Géorgiques de Virgile, et traduit par Delille. 32
Le Ruisseau, idylle de madame Deshoulières. 42
Mort de Coligny. Henriade, chant II. 46
L'heureux Vieillard, idylle de Léonard. 49
Tobie, poëme tiré de l'Écriture-Sainte, par Florian. 51
Fragment du poëme intitulé *le Mérite des Femmes*, par Legouvé. 63

Stances à ma Fille, qui m'avoit demandé une romance; par madame Perrier. Page 67
Le Derviche et le Sultan, apologue; par M. le Bailly. 68
Récit de la mort de Laocoon, par Virgile; traduction de Delille. 69
Fragment des Géorgiques de Virgile, traduit par Delille. 71
L'Aveugle sourd et muet, apologue de M. Kérivalant. 73
Pradon à la comédie, ou les Sifflets, conte; par M. de Guerle. 75
Épître d'un Malheureux à son chien, par Léger. 81
Les Moutons, idylle de madame Deshoulières. 87
A mon petit Logis, par M. Ducis. 89
Élégie, par madame Victoire Babois. 90
Le Meûnier de Sans-Souci, par M. Andrieux. 91
Les Embarras de Paris, satire de Boileau. 94
L'Espérance, par M. de Saint-Victor. 99
Essence et Majesté de Dieu, par Voltaire. 101
La Piété filiale, par Delille. 103
Le Berceau, idylle de M. de Lévizac. 104
Le Curé de Campagne, par Delille. 106
La Disgrâce de Fouquet, élégie; par La Fontaine. 110
Le Repas, satire de Boileau. 113
Le Café, par Delille. 123
Prière des Navigateurs. Esménard, poëme de la Navigation. 124

Description du nouveau Monde, de Saint-Victor, Voyage du Poëte. Page 126
L'Ennui et le Plaisir, conte ; par Rivarol. 129
Les Fleurs et le Jardin des Plantes, par Fontanes. 132
Le bon Fils, idylle de Léonard. 135
Tableau des environs de Naples et du Vésuve, par Chênedollé. 137
Le beau Triomphe, par M. Hubin. 139
Récit de la Mort d'Hippolyte (tragédie de Phèdre), par Racine. 140
L'Attelage. 146
Élévation d'Esther (Racine, tragédie d'Esther). 147
Découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, épisode tiré du poëme de Delille, intitulé : *Les trois Règnes de la Nature*. 149
La Hollande. Esménard, poëme de la Navigation. 153
Les Catacombes de Rome (Delille, poëme de l'Imagination). 155
La Bible, par Fontanes. 159
Fragment de la septième scène du deuxième acte d'Athalie. 162
Fragment de la scène troisième du deuxième acte de Zaïre. 166
L'Éden, par Delille. 168
Les Mondes (Fontanes, Essai sur l'Astronomie). 169
A mon Ruisseau, par Ducis. 171
Origine de l'Astronomie, par Chênedollé.

La Violette, idylle; par madame de Beaufort d'Hautpoul. 175
Discours de la Mollesse. Boileau, chant 2 du Lutrin. 176
Fragment du poëme de la Religion. 177
Sur l'Aveuglement des Hommes; par J. B. Rousseau. 184
L'Histoire, par M. Legouvé. 186
Ode à la Bienfaisance; par Delille. 191
Ma Journée, poëme; par M. Vigée. 192
Vers allégoriques de madame Deshoulières, à ses Enfants. 200
Ode tirée du cantique d'Ézéchias, pour une personne convalescente; par J. B. Rousseau. 203
Fondation de la ville de Carthage par Didon; fragment de l'Énéide, traduit par Delille. 206
Réflexions diverses de madame Deshoulières. 207
Fragments de la tragédie d'Iphigénie en Aulide, par Racine. 214
Choix de Statues à placer dans les jardins, par Delille. 230
Épitre de Boileau à Racine. 232
Dédale et Icare, fable tirée des Métamorphoses d'Ovide; traduction de Saint-Ange. 236
Félicité des Saints (poëme de la Grâce), par Racine fils. 239
Ode sur le Temps. 240
La Fleur, stance. 244
La Mort d'Hector, par Luce de Lancival. 245

Un Père à son Fils, sur la Religion, l'Amitié, la Gloire, et les Lois; par Champfort. Page 247
A mes Pénates, par Ducis. 250
Le Supplice des Templiers, par Raynouard. 252
Herminie chez les Bergers, par M. Baour-Lormian. 253
Priam aux pieds d'Achille, par Voltaire. 259
Le Coin du Feu. 261
Le Czar à l'Hôtel des Invalides, par Thomas. 265
Louis XIV au Czar, sur les arts sous son règne. 268
Jeanne d'Arc au duc de Bedford. 269
Circé, cantate; par J. B. Rousseau. 273
Le Sacrifice d'Abraham, poëme. 276
Moralité, par M. A. Lefort. 280

FIN DE LA TABLE.

